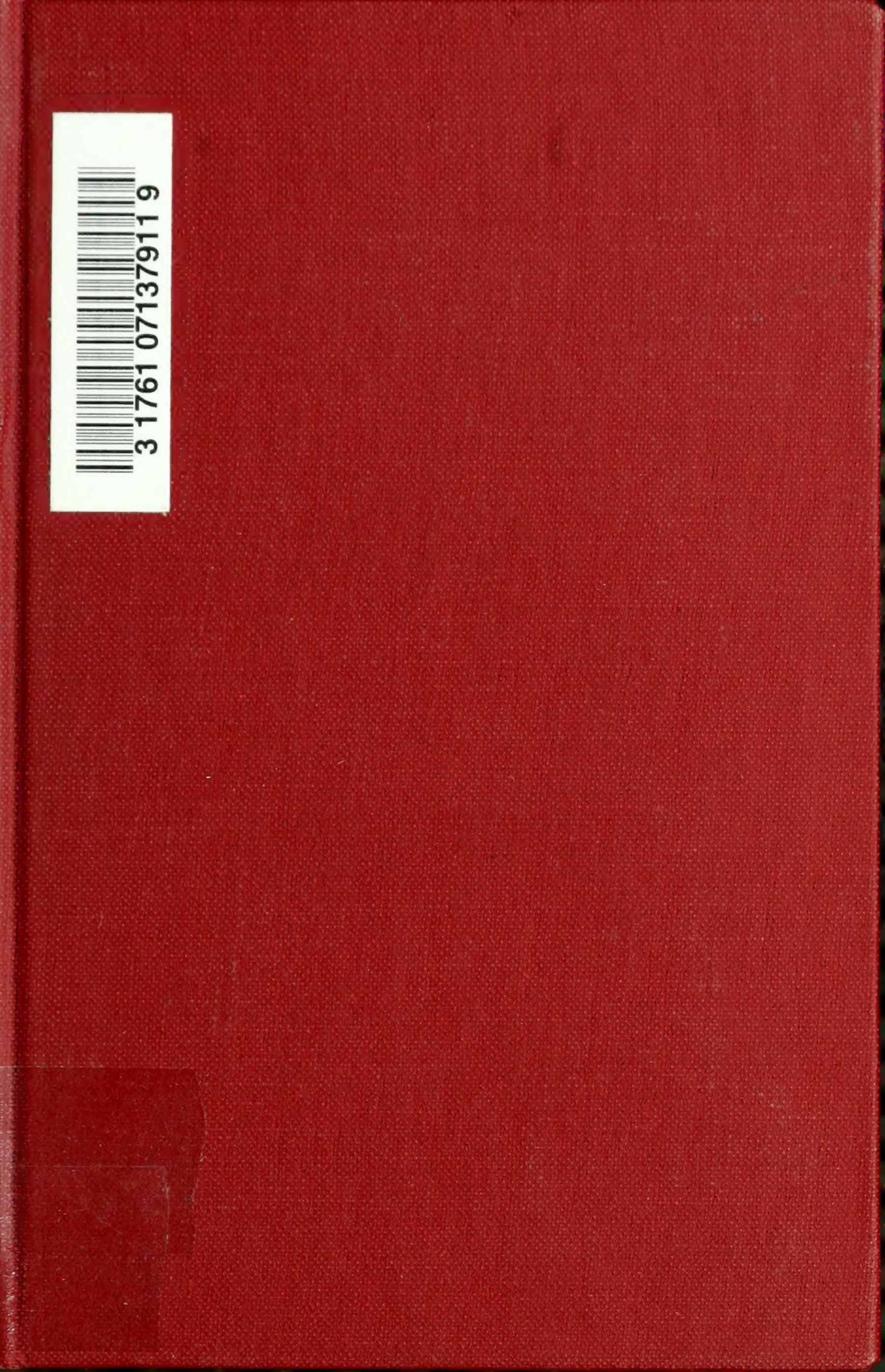
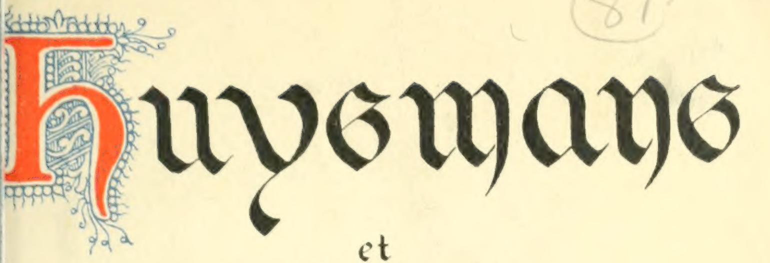

3 1761 07137911 9



Huysmans

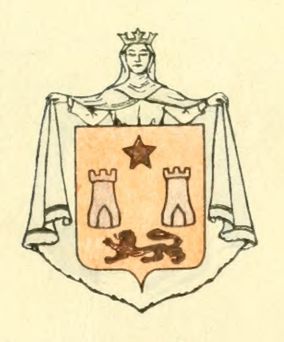
et

l'Ame

des

Foules de Lourdes

notes critiques.



par

Raymond Troncourt

HUYSMANS

et

L'AME

des

FOULES DE LOURDES

Si la Vérité n'est pas toujours bonne à dire, elle est perpétuellement bonne à entendre lorsqu'on vit, intégralement, le catholicisme.

DU MÊME AUTEUR

Luc Blasset, pièce en 3 actes, 2me édition.

Les Égarés, pièce en 2 actes, 2me édition.

Les Corbeaux, pièce en un acte.

Le Livre d'Or du Chrétien, précieux souvenir de Première Communion, 2me édition, 1 vol. in-16 raisin, tirage en deux couleurs, couverture de Devambez.

Il a été tiré 10 exemplaires sur Japon. . . . . . . **10 fr.**
— 125 exemplaires sur vélin d'Arches. . **5 fr.**

Huysmans et l'Ame des Foules de Lourdes, 1 vol. in-16, couverture de Devambez. . . . . . . **3 fr.**

Il a été tiré 50 exemplaires sur Hollande. . . . . . **10 fr.**
— 300 exemplaires sur vergé gothique . . **5 fr.**

EN PRÉPARATION

L'Œuvre dramatique de J. Massenet.

TOME I. *L'amour sacré et l'amour profane. — Dyptique antique.*

Le Mystère de l'Amour divin, hiérodrame en 3 actes et 6 tableaux.

Calixte, drame lyrique en 3 actes et 7 tableaux.

Au Pied du Mur, roman catholique.

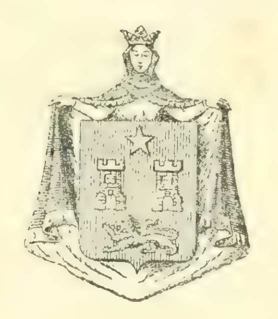
Le Moyen Age du Fer.

Raymond VRONCOURT

HUYSMANS
et
L'AME
des
FOULES DE LOURDES

NOTES DE CRITIQUE

suivies d'un répertoire de l'œuvre catholique de Huysmans



TOURS

E. MENARD ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

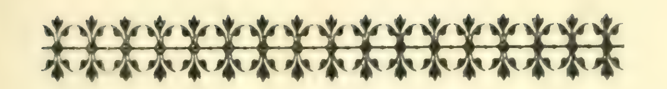
21, rue du Hallebardier, 21

1910

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage :

Nos 1 à 25, sur Hollande blanc.
Nos 26 à 50, sur Hollande crème.
Nos 51 à 350, sur Vergé gothique.



DÉDICACE

Ce n'est pas à votre mémoire, ô Huysmans, que ces pages sont dédiées, mais à votre âme immortelle.

O vous qui disposez, dans l'Au-delà, du suffrage des âmes que vous avez ramenées à Dieu par l'instrument de votre œuvre chrétienne, soyez le protecteur des écrivains catholiques qui travaillent dans la nuit licencieuse de nos temps dépravés. Obtenez du Père qu'il ajoute du talent à notre piété, afin que, par le moyen de nos

œuvres, nous fassions, à notre tour, connaître Sa bonté à ceux que vous n'avez pu convaincre vous-même.

Que vous soyez lumière dans l'Infinie Lumière, ou que, de vous-même, vous vous soyiez plongé dans le bain de flammes qui lave les souillures que la douleur terrestre n'a point le pouvoir d'effacer, songez que vous êtes, par rapport à nous, ce que le mauvais riche était à Lazare, sur terre; car vous jouissez — ou vous jouirez sans tarder — des trésors incalculables recélés par le divin Avare d'Amour. Mais, vous, ne soyez pas un mauvais riche; continuez votre bienfaisance en laissant tomber de la céleste Table d'abondantes miettes qui sauront nous restaurer l'âme.

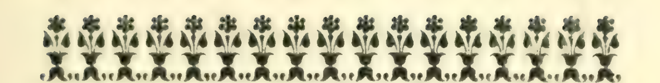
Il faut bien que vous obteniez à certains un surcroît de force, afin de prononcer vigoureusement les paroles

nécessaires, et à d'autres, assez de bonne foi pour reconnaître leurs torts, assez de patience pour entendre de justes vérités et assez de bon sens pour en profiter.

Raymond VRONCOURT.

8 Septembre 1908.





PRÉAMBULE

Un livre tel que *l'Ame de Lourdes* serait simplement négligeable si son cas était unique. Mais il est le prospectus moral de toute une cacographie pieusarde, le prototype d'innombrables écrits embusqués, à l'insu des évêques, dans des feuilles d'apparences très pieuses.

Ce n'est donc pas seulement attristant de voir des hommes qui ont pour mission de propager la Vérité — en un siècle qui ne songe qu'à l'étouffer ! — se constituer les apôtres du mensonge et de la perfidie. Il faut songer, en effet, que leur prose est avidement dévorée par un troupeau de très fidèles et très édifiantes ouailles dont l'âme est crédule parce que le cœur ne soupçonne pas le mal qu'il abhore.

Les pages qu'on va lire feront-elles justice d'une pieuse typomanie ? Le lecteur en décidera. Elles sont fort hâtives, écrites d'un jet, il y a dix-huit mois.

L'auteur hésitait, à cette époque, à les publier.

Une nouvelle édition de *l'Ame de Lourdes* le décida à les sortir de ses cartons.

Il manquait à ce livre frelaté une consécration éminente, dans l'imagination extravagante de son auteur. A la suite d'on ne sait quelles démarches, l'agresseur de Huysmans a été nommé missionnaire apostolique, et il présente cette distinction comme étant une récompense due à son *Ame de Lourdes* en *tant qu'ouvrage destiné à réfuter les Foules de Lourdes.*

Or, la lettre du cardinal Merry del Val qui remercie, au nom du Saint-Père, l'auteur de *l'Ame de Lourdes* de l'envoi de son livre, passe absolument sous silence la partie qui vise Huysmans et ne retient que le désir de l'auteur de démontrer encore — oh, l'ironie de cet *encore !* — la réalité d'une action surnaturelle à Lourdes, et il le loue du zèle dont il a fait preuve *à cet effet.*

L'outrecuidance de ce pieux écrivassier

méritait donc, à cause du crédit frauduleux qu'il s'accorde, d'être vitupérée.

On reprochera, peut-être, à l'auteur, d'avoir manqué à la charité... Hé quoi ! on défend la mémoire d'un mort, mémoire qui se trouvait en cas de légitime défense ! Le livre qu'on attaque ici est un fait. Ce fait est devenu public de par la volonté de son auteur ; il a donc une relation étroite avec sa personne : il est le fruit d'un arbre.

En démasquant ses tromperies, on l'a éraflé, c'est certain. Mais alors ?... Doit-on laisser un mensonge se propager en paix parce qu'il a passé sur des lèvres humaines ? Est-il possible d'effondrer un édifice menteur sans écraser, quelque peu, l'homme dont la pensée y loge ?

Tours, 6 janvier 1910.





L'AVOCAT DU DIABLE



I

QUAND la dernière ligne de *l'Ame de Lourdes* eut défilé sous mes yeux, j'avoue que je poussai un bruyant soupir de soulagement. Les œuvres bâtardes, issues du fréquent accouplement de l'orgueil et de la bêtise, m'infligent, chaque fois que je les aborde, de pénibles sensations, et si je m'imposai, un jour, la mortification de lire une production de ce genre, ce fut afin de suivre, pour le convaincre d'imposture, une sorte de cucupiètre qui était parti en croisade, pour réduire, en son dernier repaire, un infidèle... essen-

tiellement chrétien qui se nommait Huysmans et qui était mort. On est brave, ou on ne l'est pas !

Ce chemineau des lettres, qui portait soutane, ne suscitait du souvenir de Pierre l'Ermite aucun fait de bravoure, et je pensais bien qu'il tiendrait par la plume ce qu'il promettait par la parole. Je l'avais entendu prêcher, en effet, il y a quelques années, alors que la fonction purement honorifique de recteur lui avait été octroyée dans un collège congréganiste récemment dépouillé de ses religieux.

Cet abbé établissait bien encore, à peu près, un itinéraire, mais au bout de quelques pas il abandonnait tout sentier tracé, se perdait dans les fourrés inextricables de rhétoriciennes fleurs qui s'enchevêtraient dans les lianes du fil de son discours ; il butait sur des souches de raisonnements desséchés,

morts. Puis brusquement, sans qu'on sut pourquoi, il rebroussait chemin pour s'égarer dans des taillis impénétrables de pensées si épaisses que l'air ne pouvait y pénétrer. Tout à coup il émergeait d'une touffe de phrases trop denses, et parcourait le chemin plat des lieux communs qui sont utilisés pour l'édification uniforme des populations les plus disparates. Là, battant des mains, faisant tournoyer ses bras entoilés, telles les ailes d'un moulin à vent, par le blanc tissu des manches de son surplis qui se tendaient sous une rafale de gestes, il finissait par s'arrêter brusquement, acculé à quelque bloc contradictoire sur lequel son éloquence venait se briser avec éclat, couvrant l'auditoire de débris oratoires. Les élèves stupéfaits, béants ou amusés, se demandaient par quel miracle on pouvait errer avec tant de ténacité, patrociner

aussi longtemps, pour arriver, en fin de compte, à ne rien évoquer, à ne rien énoncer !...

Après de nombreux avatars, dont j'ignore la majeure partie, l'auteur de *l'Ame de Lourdes* (réponse aux *Foules de Lourdes*, de Huysmans) s'est improvisé gazetier et dirige une feuille que je n'ai pas à apprécier ici ; il est aussi la chenille ouvrière des pèlerinages de Lourdes, dans son diocèse.

Lorsque j'aperçus, un matin, à l'étalage de mon libraire, un livre signé du nom de cet abbé, je n'attachai aucune importance à l'existence d'un ouvrage dont je pressentais la nullité. J'entr'ouvris pourtant le volume et je savourai des apeurements d'authentique bégueule :

« *Avec quel sans façon**, écrivait l'ineffable « auteur », *il* (Huysmans) *mélange le*

* Le texte en italique est de l'auteur de *l'Ame de Lourdes*.

sublime au grotesque! La grotte est « le « hangar des âmes en transe du Monde », « une sorte de vestiaire où on accroche en « arrivant ses défauts pour les reprendre au « départ ». *(L'image est pittoresque, mais de bien mauvais goût.)* »

Impatienté par la répétition aggravée de semblables alarmes, je refermai le livre en me promettant de le laisser, à jamais, dormir.

Mais, des amis que je visitai me vantèrent cette production avec tant de conviction et apprécièrent l'œuvre de Huysmans avec tant d'injuste acrimonie, que je fus effrayé de l'influence malsaine qu'elle exerçait en des milieux catholiques à demi lettrés, mais sincères. Et lorsqu'en parcourant des diocèses relativement éloignés, je constatai les ravages qu'elle provoquait, je reconnus que, du moins, l'auteur de *l'Ame de Lourdes* avait atteint, en

grande partie, son but, puisqu'il avait vilipendé Huysmans au point de le faire passer pour un insulteur acharné de l'Église et du clergé. Et, comme je suis le disciple de ce maître, je retournai chez mon libraire et, désireux de me renseigner, j'acquis *l'Ame de Lourdes.*

En coupant les feuillets de ce livre, je parcourus les dessins qui rompaient le texte. Ce fut, d'abord, une reproduction qui avait l'odieuse prétention de représenter Notre-Dame de Lourdes. La figure était repoussante ; elle avait l'expression vulgaire et basse d'une fille d'auberge, louchant bêtement et tordant la bouche, ainsi qu'une hystérique. Plus loin, c'était une « apparition » où Bernadette frétillait en des spasmes inexacts puisqu'en réalité elle se figeait dès que la « Belle-Dame » se révélait aux yeux de son âme. Plus loin encore, une autre « apparition » montrait une vierge

affublée d'oripeaux trop larges flottant avec disgrâce ; elle se penchait vers une Bernadette de théâtre, pâmée, telle une héroïne d'opéra. Enfin, pêle-mêle, des intérieurs de basiliques plus laids que nature — et ce n'est pas peu dire ! — des photographies d'amateurs en bas âge, des portraits parmi lesquels saillait une Bernadette en religieuse, méconnaissable, caricaturale, idiote. Les signatures s'étalaient, au bas de ces avanies, énormes ; c'était l'orgueil de la nullité aggravant l'outrage de l'audace.

Après avoir épuisé la série de ces ignominies, j'abordai le texte. Dès les premiers pas, je sentis le sol se dérober : il était truqué. Je m'avançai donc avec prudence, et j'eus lieu de m'en féliciter, car je pus éventer, à temps, des trappes habilement dissimulées et m'écarter de fourrés artificiels qui recélaient des nids de vipères. Je passai devant des

clairières aux horizons rétrécis et mesquins. Je pénétrai sous des ombrages chiches et débouchai sur un tertre où s'élevaient trois chapelles sans gloire dont l'architecture infantile arrachait des larmes de pitié. J'hésitai avant d'y entrer, mais ma conscience me décida : elle voulait tout voir. L'intérieur de ces églisettes avait été décoré par une succession de fresques incolores qui commémoraient les grâces insignes concédées, par la Vierge, à de pieuses âmes.

En en sortant, je continuai mon chemin, et je vis, derrière les édicules pieux, un socle qui avait été préparé pour recevoir solennellement la Vierge. Mais, bien entendu, la Mère du Dieu de Vérité et de Justice était demeurée coite; pouvait-elle agréer l'hommage du guide indigne qui lui amenait des fidèles à travers des coupe-gorges, en des sentiers

semés d'embûches, bordés de paysages trompeurs fortement obscurcis par de prudents et perfides nuages ? Pour inspirer confiance, il est vrai que ce cornac avait mêlé à la boue du chemin quelques paillettes d'or qu'il avait dérobées.

En somme, me dis-je en m'échappant de ce mauvais lieu, le démon avait tout avantage à repousser les dénonciations accumulées par le trop clairvoyant Huysmans dans ses *Foules de Lourdes*. Il a pensé que, s'il pouvait rencontrer un prêtre qui, par sa naïve inconscience, se constituerait, de lui-même, son avocat, il aurait remporté un éclatant triomphe. La mauvaise foi insufflée au cacographe de *l'Ame de Lourdes*, par un esprit horriblement retors, sautait aux yeux. Mais Satan n'en était pas moins dupe ; car en voulant saper une œuvre qui glorifiait la Vierge, il ne parvenait qu'à attirer, une fois de plus,

l'attention des foules sur son douaire privilégié de Lourdes.

Ah! que l'auteur de *l'Ame de Lourdes* ne s'est-il souvenu de la mystique d'un saint François d'Assises qui attendait, de la trique du portier de son monastère, le commencement du bonheur! Quelle pitié! les piqûres d'une plume acérée ont été suffisantes pour lui faire oublier qu'il n'est, après tout, que le plus indigne serviteur du Maître!... Et pourtant, les coups de trique qu'il a mérités lui rappelleraient que l'évangélisation des foules l'avait attiré au séminaire ; il rougirait, peut-être, d'avoir couronné sa carrière en s'instituant l'avocat du diable!





II

L'AVOCAT du Diable ?... le mot vous semble gros... Mais qui donc a pu inspirer à l'auteur de l'*Ame de Lourdes* une phrase aussi abominable que celle-ci :

« *Puisque Huysmans maltraite* SYSTÉMATIQUEMENT L'ÉGLISE, SANS FAIRE AUCUNE RÉSERVE, *comme* NE FERAIT PAS UN LIBRE PENSEUR, *on doit être sévère pour lui...* etc. »

Que peut-on dire de pire d'un catholique, je vous le demande ?

On pourrait s'arrêter là et conclure, mais je veux vous donner quelques

aperçus textuels sur le décor trompeur de l'*Ame de Lourdes.*

Voici, d'abord, un échantillon de la mauvaise foi qui y est répandue :

« *Huysmans ne se soucie guère d'esthétique pieuse, il faut l'avouer, jugez :*

« L'indolent troupeau des Bretons tourne sur lui-même, piétine sur place, rabattu par ses prêtres qui le lancinent comme des chiens de garde ; mais les boutiques de bondieuseries hypnotisent les femmes, et il devient nécessaire de les tirer par le bras, de les pousser par le dos, pour les faire avancer *(rien de plus inexact pour l'ensemble des groupes de pèlerinages).* Mal éveillées, ahuries, elles regardent, ainsi qu'au sortir d'un songe, traînant avec elles de lourds paniers et des bidons, et la plupart des hommes vont, bras ballants, causant à peine, l'esprit gourd, ruminant, tel qu'un bétail, on ne sait quoi... »

« *Voilà en quels termes un écrivain se prétendant homme du monde, quasi-religieux, parle du peuple croyant... Si les catholiques bretons étaient pointilleux, ils*

demanderaient raison à l'écrivain du discrédit qu'il jette sur eux, sans justification aucune. La manie de généraliser certains types bizarres et tout à fait isolés a fait tomber Huysmans dans une grossière erreur qu'on ne lui pardonne pas facilement à Vannes ou à Quimper. »

Si quelqu'un généralise, ce n'est pas Huysmans... Et si l'on raisonnait comme cet abbé, il faudrait admettre que les réflexions qu'il émet constituent une provocation au duel — ce qui est indigne, — vis-à-vis d'un mort, — ce qui est du dernier naïf !

J'ouvre maintenant *les Foules de Lourdes*, et je remarque que l'on a amputé la dernière phrase de l'alinéa :

« La plupart des hommes vont bras ballants, causant à peine, l'esprit gourd, ruminant tel qu'un bétail, on ne sait quoi. LA VÉRITÉ EST QU'ILS SONT ÉREINTÉS PAR DES NUITS EN CHEMIN DE FER ET SI DÉPAYSÉS ! »

La déloyauté de l'abbé est-elle assez complète, et ne s'aggrave-t-elle pas alors que nous savons, qu'en suivant Huysmans, nous pouvons retrouver les mêmes Bretons, soi-disant insultés, à la grotte ?

« ... On est parvenu, tant bien que mal, à tasser les Bretons près de la grotte, et ils écoutent maintenant le sermon de l'un de leurs recteurs, huché dans la chaire. Ils se tiennent découverts et attentifs, et, quand le chapelet se dévide, tous fixent, béats, la statue blanche et bleue de Notre-Dame. On les bouscule, on les bourre, on pressure leurs vastes pieds pour ouvrir dans leurs rangs une nouvelle voie pour les grabataires, nul ne se plaint et s'interrompt de prier. Ce ne sont plus les patauds endormis de tout à l'heure, mais de braves et d'humbles gens qui implorent, avec la piété simple et forte de leur race, cette Vierge qu'ils sont venu de si loin pour vénérer... »

Voilà comment Huysmans a bafoué le peuple chrétien !...

Autre déloyauté... Voici une note que je trouve au bas d'une page de *l'Ame de Lourdes* :

« *Cette formule est entachée de modernisme, certainement, mais à l'époque où Huysmans écrivait* LES FOULES DE LOURDES, *le Modernisme n'était ni exactement défini ni surtout condamné.* »

Voici le texte de Huysmans qui inspira cette réflexion :

« Je ne tiens pas à voir de miracles. Je sais que la Vierge peut en faire à Lourdes ou autre part ; ma foi ne repose ni sur ma raison, ni sur les perceptions plus ou moins certaines de mes sens ; elle relève d'un sentiment intérieur, d'une assurance acquise par des preuves internes ; n'en déplaise à ces caciques de la psychiâtrie et à ces barbacoles entendus, qui, ne pouvant rien expliquer, classent sous l'étiquette de l'autosuggestion ou de la démence, les phénomènes de la vie mystique qu'ils ignorent. La Mystique est une science résolument exacte ; j'ai pu vérifier un cértain

nombre de ses effets et je n'en demande pas davantage pour croire ; cela me suffit. »

S'il se trouve, dans ces lignes, une formule entachée de modernisme, c'est que la mystique elle-même l'est devenue... Mais il convient d'observer que le scribomane de *l'Ame de Lourdes* n'a pas placé sa note après le dernier mot de l'alinéa. Il n'attend jamais l'explication, ou bien il l'évite, ce qui est canaillement commode ! Il a placé son renvoi après cette phrase :

« ... elle relève d'un sentiment intérieur, d'une assurance acquise par des preuves internes. »

Est-ce que la Grâce ne nous donne pas des preuves intérieures plus puissantes que les plus solides des raisonnements ?...

Voici, pour changer, un passage singulièrement naïf :

« Un prêtre à mine patibulaire *(quel compliment!)* avec une barbe de cinq jours, issu d'on ne sait quel fond de province, se jette à genoux, les bras en croix, face au public. « *Il est vrai qu'après l'avoir ainsi accablé* « *il dira de lui:* « Ce qu'il prie bien, ce pauvre vicaire de campagne, et quels accents, quels yeux! des yeux en feu et en eau, des brûlots qui flambent dans les larmes. « *Mais* « *alors, pourquoi lui trouver, l'instant* « *d'avant, une mine patibulaire!* »

Si mon feuilliste se donnait la peine de se regarder dans une glace, il comprendrait fort bien ce que Huysmans a voulu dire; car j'aime à croire que ce critique abalourdi prie aussi bien qu'il est patibulaire de figure, lui-même!...

Si vous voulez, à présent, un autre échantillon de sa perfidie, en voilà un :

« *La procession du Saint-Sacrement se termine avec ce trait :* « Je me secoue, j'ai « besoin, je le sens, de me détendre les nerfs, « d'échapper à cette tristesse, qui, malgré

« tout, m'accable. Je vais aller m'attabler à la « terrasse de l'Hôtel Royal. » *L'auteur des* Foules de Lourdes *nous conduit, sans autre transition, au milieu des fumeurs, des buveurs de bocks, et des habitués de l'apéritif.* »

Hé bien, ce n'est pas d'un goût très sûr, direz-vous...

Aussi ne s'agit-il pas d'un café, mais de la terrasse d'un hôtel, et cette terrasse n'est garnie ni de buveurs de bocks, ni d'habitués de l'apéritif.

Voici, d'ailleurs, le texte de Huysmans :

« Je vais aller m'attabler à la terrasse de l'hôtel Royal : là sont déjà réunis des groupes d'espagnols, de belges, de hollandais. Chaque pays y revit avec ses usages ; les prêtres espagnols fument des cigarettes, rient avec leurs compatriotes qui s'éventent, souriant à la foule, dégustant des glaces ou buvant du chocolat, séparées par une équipe de belges en train de lamper de la bière et

de fumer des cigares, du petit camp des hollandais qui prennent le thé ou savourent l'apéritif, le schiedam en fumant, eux aussi, des cigares. »

. . . .

« De jeunes prêtres, bien découplés, aux figures limpides, forment le cercle autour de leurs chefs et de leurs ouailles, et sirotent du genièvre en fumant. On devine une placidité d'âme, une absence de bourrasques nerveuses, dans ce clergé qui vit comme les fidèles, ne constitue pas une caste à part, une espèce de parias ignorant tout de la vie, ainsi que notre clergé déprimé par la peureuse éducation des séminaires. Tous ces abbés hollandais ont l'air ravis d'arborer cette soutane qu'ils ne revêtent pas en Hollande, de même que dans tous les pays protestants. »

« L'on peut, à première vue, penser que ces compatriotes de Sainte-Lydwine manquent un peu d'ascétisme, mais il faut se dire aussitôt que ces ecclésiatiques ont fait, depuis l'aube, un véritable métier de portefaix et de charretiers. Il n'y a presque pas de laïques dans leur pèlerinage, aussi

doivent-ils s'employer en qualité de brancardiers et de baigneurs ; tous ont la bretelle de cuir sur le dos ; ils sont échinés, et il est assez juste qu'ils se reposent et se divertissent avant de reprendre demain leur pieux fardeau. »

« N'en déplaise à une ratichonne qui se plaignait à moi de ces allures, je trouve très bien ce manque de gêne, cette franchise chez des gens qui se considèrent comme des enfants venus de loin pour rendre visite à leur Mère. Elle les reçoit, en effet, ainsi qu'une mère, les dispense de toute cérémonie, les installe commodément et les gâte. Ils sont chez eux en étant chez Elle; quoi de plus naturel, quoi de plus simple ? »

Oh! Je comprends fort bien que ce passage n'ait pu plaire au gâte-papier de *l'Âme de Lourdes* qui s'en est vengé comme il a pu...

Quant aux conclusions du volume, elles relèvent d'une campagne d'océanographie en mare à grenouilles ou d'une expédition de ballons-sondes

sous des firmaments de cloches à melon ; écoutez plutôt :

« LES FOULES DE LOURDES *n'ont pu faire* AUCUN *bien à* AUCUN *des sincères croyants en la véracité des Apparitions...* »

Et cela :

« *Il n'a pu éclairer* UN SEUL *des aveugles volontaires qui nient toute intervention divine.* »

De semblables affirmations constituent, ce me semble, des calomnies certaines et préméditées puisqu'elles ne font que couronner un édifice menteur élevé à l'aide de matériaux adultérés qui ont été triés, assemblés et superposés, afin de perdre un homme qui a commis le crime de ne pas voir et penser ainsi que ces amphibies qui s'accommodent indifféremment des bas-fonds de l'art comme de ses sommets.

Si donc, je remonte aux principes que le catholicisme m'enseigna, je serai amené à déduire logiquement que le plumitif de *l'Ame de Lourdes* a commis, en matière grave, un vol moral ; car il a détourné de l'œuvre loyale d'Huysmans l'estime d'un grand nombre de croyants, par des moyens frauduleux. Le fiel dont vous avez éprouvé, en partie, l'âcreté, prouve qu'il est, jusqu'à un certain point, conscient ; il a donc commis un péché mortel dont il ne s'est pas vu absous ; car il aurait reçu l'ordre, en ce cas, de brûler son manuscrit ou de répudier son livre...

Et, en allant encore plus loin, si l'on considère, avec l'Église, que c'est un sacrilège que de communier après avoir commis une faute privée ou publique, en matière grave, nous serions obligés de conclure que le scribe de *l'Ame de Lourdes* serait lui-même un sacrilège

s'il a dit, chaque jour, la messe avec la satisfaction d'avoir nui à la réputation d'un chrétien exemplaire qui n'a jamais attaqué ni l'Église, ni la Vierge, ni les Saints, avant sa conversion *, et qui, depuis son retour à Dieu, n'a fauté, dans ses écrits, ni contre le dogme, ni contre la morale, ni contre la discipline ! . . .

Et cependant voilà une phrase tellement infâme et abjecte, qu'on pourrait conclure, par charité, à l'entière irresponsabilité de son auteur :

« Les Foules de Lourdes *ont été cause d'un mal réel en donnant* aux ennemis de la Religion des armes *dont ils ont usé en discréditant l'œuvre de Lourdes.* »

Donne-t-il quelque preuve de ce qu'il avance ? demanderez-vous . . . .

* Il les a méconnus, seulement.

Des preuves? Mais les menteurs ne donnent jamais de preuves, et pour cause ! Mais, moi, je vais vous en donner. Oui, des mécréants ont usé des livres de Huysmans pour ridiculiser la Religion. De même que le zélotype qui nous occupe, ils ont, à cet effet, coupé des alinéas en quatre, faussant ainsi le sens des idées de Huysmans. Mais ils sont de tels ânes, de tels crétins, que leurs élucubrations ne se discutent même pas. Ils ne doivent le succès, — très relatif d'ailleurs, — de leurs basses productions qu'à leur abjection. Quant à leurs jeux d'esprit, ils ne dépassent pas la valeur de mots tels que celui-ci : « Huysmans le mystique-ficateur. »

L'homme qui a trouvé cela, semblable aux oiseaux qui suppléent, au Mexique, à l'absence de vidangeurs, a fouillé les églises pour y découvrir toutes les

œuvres plus ou moins indécentes qui s'y trouvent parfois, et qui avaient une signification cathéchitique à cette époque où les chrétiens ne connaissaient pas Tartufe ! Devant le fronton d'une église de Nice sur lequel se trouve cette inscription : « GRATIARVM MATRI », cet ignare découvre que ces mots s'appliquent à la Mère des Grâces, et qu'ils sont dignes, par conséquent, d'un temple d'Aphrodite ! Pourquoi pas d'un temple de Zeus et d'Héra ? Les Grâces sont, en effet, les filles d'on ne sait quels dieux !

Nous savons bien que des imbéciles, des vaniteux ou des coquins ont usé de tous les moyens pour disqualifier l'Église : on a même détourné le sens des Évangiles parce que les préceptes divins gênent l'incontinence ! Il n'y a pas à discuter avec ces gens-là... Souhaitons seulement, qu'à l'avenir, les

disgrâciés de la nature qui prostituent leur soutane au contact du mensonge soient appelés à remplir des fonctions qui n'écrasent pas leurs chétives capacités... Mais ce n'est pas à la brebis de donner des conseils au pasteur...

Espérons aussi que les examinateurs des pieuses productions agiront avec plus de discernement que ce chanoine dont je trouve le rapport, en tête de *l'Ame de Lourdes*.

Il faut, en effet, qu'il n'ait jamais lu *les Foules de Lourdes* pour avoir pu risquer des critiques aussi fantaisistes que celle-ci :

« Poussé par je ne sais quel besoin de tout dénigrer et de tout voir en laid, l'auteur réaliste a fait de Lourdes une peinture aussi fausse que malveillante, dans laquelle il s'attache de préférence à faire ressortir les petits côtés humains du pèlerinage, exagérant le mal où il existe, LE FAISANT

NAITRE LA OU IL N'EXISTE PAS *et grossissant d'une manière démesurée les plus légers défauts. Les expressions les plus triviales* ABONDENT *sous cette plume d'un disciple de Zola qui aurait dû, en même temps qu'il renonçait à ses erreurs, abdiquer les traditions d'un tel maître !*

Ce chanoine sait-il si Huysmans ne fut pas muni de l'approbation de son confesseur pour conserver un style que Zola pouvait envier ? A tout prendre, j'avoue que je préfère un langage trivial, mais honnête, aux mensonges correctement exprimés par des prêtres fielleux et faussaires ! J'aime mieux découvrir beaucoup d'âme sous des chiffons qu'en trouver peu dans la soie...

Si le bon chanoine connaissait l'œuvre de Zola et celle de Huysmans, il saurait que celui-ci a une personnalité autrement originale que celui-là. Il saurait aussi que Huysmans avait déjà rompu

avec Zola quand il écrivit *A Rebours, En Rade* et *Là-Bas*. Si je ne me trompe, dix bonnes années de vie littéraire indépendante ont conduit l'auteur d'*A Rebours* au pied du crucifix. Le genre particulier de Huysmans s'est donc épanoui pendant cette période d'effroyable lutte morale. Vous voyez que ce chanoine aurait mieux fait de se taire. Et il aurait dû rengainer l'affirmation mensongère que voici : «... *l'auteur des* FOULES DE LOURDES *n'a* RIEN COMPRIS *à l'âme de Lourdes ou ne l'a entrevue que par éclairs...* »

Voilà une critique qui n'attira pas une méningite à son auteur. Mais elle n'ajoutera rien à la réputation de sainteté que ce chanoine s'est légitimement acquise. Elle prouve simplement — et je livre ceci aux méditations des psychologues — qu'on peut devenir un saint et demeurer un critique absurde.

Prouverai-je que Huysmans a admirablement compris l'âme de Lourdes? Il me faudrait, pour cela, citer toutes les pages des *Foules de Lourdes* qui l'exaltent. Elles sont si nombreuses que M. Plon, l'éditeur des œuvres de Huysmans, ne m'autoriserait pas à les reproduire toutes.

Je me borne donc à donner de courts extraits qui indiquent fort exactement la pensée générale de Huysmans :

« Il faut avouer que cet hôpital est à la fois un enfer corporel et un paradis d'âme. Nulle part, je n'ai vu, avec des maux plus affreux, tant de charité, tant de bonne grâce. Lourdes est, au point de vue de la miséricorde humaine, une merveille; l'on y constate mieux que partout ailleurs la mise en pratique des évangiles et l'on y trouve des dévotes autres que celles qui sûrissent dans nos églises pour arranger leurs piètres affaires avec des statues à tire-lires de Saints. »

. . . .

« Ah! non! Lourdes n'est pas un lieu de

délices pour ceux qui aiment le cœur à cœur avec la Vierge dans le silence et les ténèbres des vieilles cathédrales! Mais, il faut constamment le répéter, où constater un épanouissement de la Grâce et une efflorescence de la charité plus magnifiques qu'ici ?

. . . .

« A cette heure où la société, fissurée de toutes parts, craque, où l'univers empoisonné par des germes de sédition, s'inquiète dans l'attente d'une gésine ; à cette heure où l'on entend distinctement retentir, derrière les ténèbres de l'horizon, les tintements prolongés du glas, il semble que cette grotte embrasée de Lourdes ait été placée par la Vierge comme un grand feu allumé sur la montagne pour servir de repère et de guide au pécheur égaré dans la nuit qui envahit le monde. »

« Et, tandis que je reviens sur mes pas et reprends le chemin de la ville, très au loin, au lieu du glas que sonne l'avenir, j'écoute, ainsi qu'une douce protestation contre l'indicible panique des temps qui se préparent, l'heure dont les timbres sonnent, à la Basilique, au-dessus de la grotte, sur quatre notes empruntées à la caresse chantée de la vieille

prose de « l'Inviolata : O Benigna, ô Regina, ô Maria ! »

. . . .

« Pour les Pèlerins valides, s'ils sont des intimistes ou des artistes, ils doivent s'apprêter à souffrir, car ils ne pourront voir sans une sainte colère les hideurs diaboliques que la dégénérescence des hommes d'église nous inflige *. *Mais la Madone leur donnera, en échange, l'admirable vision de la Beauté morale, de la Beauté de l'âme, illuminée par les transports de la Foi et de la Charité ! Et puis sait-on ce qu'Elle réserve à ses visiteurs ?....* »

Je concède au chanoine inquisiteur que Huysmans n'a entrevu l'âme de Lourdes que par éclairs. Ces éclairs sont, seulement, des éclairs permanents... Le tout était de s'entendre...

Je trouve encore, en tête de *l'Ame de Lourdes*, une lettre de félicitations

* Il s'agit, bien entendu, de dégénérescence artistique.

qui émane d'un néophobe époilé qui fut mon professeur. Cet admiromane du classicisme païen qui me vanta, pendant des mois, les beautés de l'étymologie grecque et latine, n'a pas hésité à renier ses chères amours, lorsqu'il s'est agi d'abattre l'audace d'un néologue : « *Pour comprendre la plupart des néologismes que l'auteur des* FOULES DE LOURDES *se plaît à composer*, écrit-il, *il faut connaître le grec et le latin, et encore n'est-ce pas toujours suffisant...* »

Je crois que nous pouvons négliger l'opinion périmée de ce hibou savant qui hulule dans son obscurité...

En parcourant rapidement *l'Ame de Lourdes*, nous voyons encore que le bon inquisiteur a laissé passer des énormités : « *Le* MIRACULÉ *est presque déjà un* BÉATIFIÉ... *il ne faut, pour la constatation d'un fait* (miracu-

leux), *que leur bon sens et leur bon cœur.* (Il s'agit, ici, du peuple chrétien.)

Ne vous semble-t-il pas qu'une phrase comme celle-là est une excellente arme pour discréditer l'œuvre de Lourdes ? car, si l'on s'en remet au jugement des pieux énergumènes qui manquent d'étouffer les miraculés sous l'avalanche de leur enthousiasme, on peut faire bon marché de l'authenticité de la plupart des miracles. Et je voudrais bien savoir ce qu'on dirait en cour de Rome, si, pour obtenir une béatification, on n'apportait, pour certifier un miracle, que le témoignagne du bon cœur de quelque naïf curé de campagne ou de quelque fidèle exalté ! L'ineffable auteur commet des inconséquences et risque des propos qui ne seraient jamais venus sous la plume de Huysmans... La belle affaire parce qu'il a houspillé des

abbés dans l'exercice de leurs fonctions peu sacerdotales d'architectes, d'orphéonistes ou d'artificiers !...

Ah ! ce qu'il faut se méfier des apparences pieuses !...

Mais je ne regrette pas l'existence de *l'Ame de Lourdes*.

Il fallait bien que, d'une façon ou d'une autre, quelques opinions émises par Huysmans sur le compte de certains prêtres fussent corroborées par ceux-ci ! Leur vulgarité native et leur manque de goût sont parfaitement attestés par le zèle de ces cogne-fétus qui ont pris la défense de la laideur artistique de Lourdes et qui osent dire, ainsi que le brave chanoine inquisiteur : (L'Ame de Lourdes) *venge Lourdes, en quelque sorte découronné et dépoétisé, des attaques injustifiées dont il a été l'objet.*

Faut-il avoir mâché assez de vache

enragée pour s'accommoder de la viande filandreuse d'une *Ame de Lourdes* * ?

* On me reprochera, sans doute, d'avoir cité peu de pages de *l'Ame de Lourdes ;* d'avoir choisi ce qui me paraissait utile pour défendre *à tout prix* Huysmans ; d'avoir négligé de dire que l'auteur avait reproduit, par un juste souci d'équité, nombre de bonnes pages des *Foules de Lourdes.*

A ceci je répondrai que j'ai cité un nombre d'extraits strictement suffisants pour prouver la mauvaise foi de l'éplucheur de Huysmans. Quant au souci d'équité de ce faussaire il se réduit, de son propre aveu, à quelques paillettes d'or. En lisant *les Foules de Lourdes* on saura que les barres d'or des chapitres ne sont ternies qu'au contact de la bassesse humaine qui y est décrite telle qu'elle a été vue et qui ne doit pas céder la place à une beauté imaginative et mensongère.





III

Le diable a, comme on le voit, choisi un piètre défenseur pour réhabiliter son œuvre artistique de Lourdes. Mais il lui fallait avant tout un vaniteux et un sot. Une intelligence ne se fut pas abaissée à éplucher Huysmans de la sorte. Et puisque la sottise vient tout naturellement clore les commentaires que nous suggère *l'Ame de Lourdes,* nous allons élucider une question qui est pleine d'intérêt et d'actualité, vu le cas qui nous occupe.

Supposez qu'un psychologe avisé ait demandé, autrefois, au génial pape

Léon XIII si les hommes, qui sont trop pauvres d'idées et de jugement, peuvent pratiquer convenablement certaines vertus chrétiennes, il eut certainement répondu par la négative. Et il eut ajouté : Sans doute, tout imbécile peut s'élever très haut dans les voies de la perfection intérieure, s'il vit claustré. Mais, jeté dans le monde, livré aux imaginations d'une âme friable éparpillée par mille soucis extérieurs, s'il prend fantaisie à un crétin de faire du zèle, ses agissements seront néfastes ; car il détruira, aveuglément, sur son passage, les bonnes plantes avec les mauvaises qu'il piétine. En réalité, les imbéciles sont, comme les pauvres, dans un état de misère imméritée.

Et ce ne sont pas les hommes qui peuvent les extraire de cet état, mais Dieu ! S'il veut leur parler, ils pourront, en de mystiques colloques, acquérir les

vertus qui leur donneront la parfaite intelligence du cœur qui supplée parfois à celle de l'esprit : l'humilité. Mais les déshérités qui entretiennent, dans la lanterne de leur crâne, le quinquet fumeux de la fatuité, et dont le Soleil de Justice n'a pas illuminé spécialement l'âme, laquelle, par conséquent, ne brille d'aucune façon, ils sont certainement inférieurs au timide ver-luisant qui promène, dans le repos des soirs, sa petite lueur un peu mystérieuse, convaincu qu'il a glorifié, selon ses petits moyens, Celui qui l'a scintillé.

Ce sont ces êtres nuls qui éveillent la méfiance des catholiques à l'égard de toutes les idées qui fuient les lieux communs des rengaines désuètes !... N'est-ce donc point une injure adressée au Créateur , une faute grave , que de mépriser et de jeter, par des mensonges, le discrédit sur la manifestation particu-

lière des dons qu'il a départis à certains hommes ? Ces gens-là invoquent, pour excuser leur nullité, leur paresse mentale, leur pusillanimité, le scandale probable des faibles ! Le scandale des faibles ? mais il se déchaîne lorsqu'un prêtre, tel l'auteur de *l'Âme de Lourdes*, trompe les fidèles sur la valeur morale d'un catholique tel que Huysmans dont le seul crime fut de penser autrement que lui *en matière d'art* et qui préféra la vie monastique à l'existence du clergé séculier qu'il estimait être demi-mondaine !

Et puis, quels sont les faibles dont la fragilité doit attirer l'attention d'un catholique fervent ? Ne sont-ce point les foules débilitées qui ont le malheur de ne point posséder la véritable thérapeutique de l'âme ? Et, pour parler à cette foule, fallait-il que Huysmans consentit à employer un langage anodin

à cause de quelques rares abbés obtus qui portent leur sacerdoce comme un âne des reliques, et qui confondent la cause de l'Eglise avec celle du bât de leur incapacité, chargé de leurs défauts? Devait-il se figer, sur une foule de questions, en un coupable silence, à cause des braîments d'un minuscule troupeau de roussins laïques qui se plaignent qu'on ne leur caresse pas la croupe avec assez d'onction, qu'on ne loue pas leurs rares qualités et qu'on ne les considère pas ainsi que de fins pur-sang, triés minutieusement par Dieu pour porter son Fils en triomphe à travers les rangs déférents d'une foule subjuguée?

Que des esprits faibles de chrétiens délicats aient besoin d'un régime de sanatorium toute leur vie et évitent la médication brutale d'un Huysmans, c'est évident; mais c'est à leur médecin, au praticien qui surveille leur santé

morale, à vous, par conséquent, prêtres qui me lisez, de leur interdire les mets nocifs qui pourraient accroître leur faiblesse. Et si quelques-unes de ces âmes sont susceptibles d'affronter, un jour, le grand air et de braver les intempéries, il faut leur indiquer la nourriture qu'elles doivent absorber, graduellement roborative!

Que penserez-vous, alors, de cet Esculape sacerdotal qui, ne se bornant pas à bien remplir son office alors que, penché sur ce sthéthoscope qu'est la grille d'un confessionnal, il ausculte les âmes endolories qui viennent lui demander diagnostic, régime, guérison; là où il peut agir à coup sûr, certain de la nature du mal, assuré de l'efficacité des remèdes qu'il prescrit, que penserez-vous, dis-je, de ce praticien des âmes qui a risqué de provoquer, par la maladresse de ses cris absurdes, l'émeute

des apaches de la pensée qui sont à l'affût de tout ce qui peut diminuer le prestige des célestes médecins, l'influence salutaire des véritables vivicoles de Dieu?

En attaquant bêtement et méchamment Huysmans, l'auteur de *l'Ame de Lourdes* a été grotesque, et il n'a pas dépendu de lui d'être fatal.

En catholique éclairé, en habile et intègre chirurgien, Huysmans avait reconnu, mieux que tous ses confrères, la nature des plaies qui rongent l'art chrétien. Il avait enlevé toute la pourriture qui recouvrait le triste corps de ce malade gangrené par la cacochymie des fabricants interlopes de caricatures évangéliques. Puis, il se mit résolument à la besogne ; il coupa les chairs mortes, les lambeaux rongés, les organes avariés ; de tous ces débris il fit un tas, et il dit à ceux qui le regardaient opérer :

« Voilà ce qu'il faudra jeter dans la sciure. » Mais à peine eut-il tourné le dos, Dieu l'ayant rappelé à Lui, qu'un impulsif s'est rué sur ces déchets et veut prouver, maintenant, que les organes coupés étaient sains, les chairs déchiquetées en bon état !

Et le scandale des faibles de s'épanouir dans les deux camps ! Les uns voient et entendent condamner, avec jubilation, l'homme qui leur tourna souvent le dos pour se confiner en Dieu ; les autres tranquillisent douillettement leur conscience puisque des prêtres s'entendent pour récuser l'homme qui glorifie, c'est vrai, le miracle, mais qui fouaille leurs personnes peu soucieuses d'art pieux...

Tout de même, ce que ce scandale des faibles est navrant lorsqu'il est déchaîné par des christicoles ! Qui pourra chiffrer le nombre d'âmes qui se sont reti-

rées de Dieu, à cause de ces dévots frileux et transis qui n'osent pas s'éloigner, tant leur foi grelotte, du calorifère ècclésial qui les réchauffe? Qui pourra additionner le nombre des conversions avortées, à cause de cette compagnie de grenouilles timorées qui se jettent à l'eau dès qu'une pierre... de touche tombe dans la mare étroite de leurs mômeries? Ce ne sont pas ces guenilleux d'âmes et ces froussards de conscience qui attireront au catholicisme les recrues d'élite dont il a particulièrement besoin en nos temps orgueilleux de science dévoyée!

Dieu se révèle de préférence aux simples d'esprit, dira-t-on...

Dieu désire-t-il, oui ou non, des imbéciles pour l'aimer et propager Sa doctrine? Qu'il affectionne les humbles et ceux qui renoncent aux sciences terrestres afin de s'oublier en Lui, j'en

conviens. Mais de là à conclure que les crétins sont ses privilégiés, il y a un abîme! Car enfin l'Évangile se propagerait avec autrement de puissance si des hommes d'intelligence et de tact l'incarnaient avant de le prêcher! On l'aimerait d'autant plus, on le pratiquerait d'autant mieux qu'il se présenterait avec l'autorité de l'exemple vécu... Il n'y a pas à s'y méprendre : les imbéciles sont moins responsables vis-à-vis de Dieu que les hommes intelligents; les premiers pourront toujours mettre, sur le compte de leur incapacité, leurs manquements, au jour du jugement, tandis que les seconds jouent sur terre leur va-tout!

Il faudrait donc que les prolétaires de la cervelle qui ont gagné le gros lot de la Grâce enterrent jalousement ce trésor divin dans un cloître; car, en s'omettant par amour de Dieu, leur âme

peut Lui arracher ses faveurs et ses pardons. Elle peut collaborer, à l'aide de savantes mortifications, à l'œuvre des hommes de bien qui peinent dans le camp des barbares et font, dans le monde, la volonté de Dieu. Elle ne risquerait surtout pas de barrer la route, à cause de son humaine sottise, à ceux qui s'acheminent vers la Vérité par le lacis d'une vie pénible et tortueuse, et qui n'aperçoivent pas encore, dans toute sa splendeur, l'église cathédrale où officie, invisible, l'Évêque divin du diocèse illimité des cieux et des mondes, où s'immole, sur d'innombrables autels, le Pasteur Adorable qui rachète les brebis marquées pour l'infernal abattoir. Ceux-là pourraient se détourner, peut-être, de bonne foi, à cause d'un encharboteur zélé, mais fatal, qui la leur aurait dissimulée derrière le pan du mur épais qui clôt son intelligence... Il est vrai que,

dans ce cas, Dieu tiendra compte de la bonne volonté de ceux qui venaient à Lui... Mais... mais... le règne de Dieu est bien un peu notre affaire, si nous voulons qu'il triomphe ici-bas... Et nous sommes un peu des missionnaires, nous, les artistes chrétiens qui découvrons une parcelle de la Beauté divine.

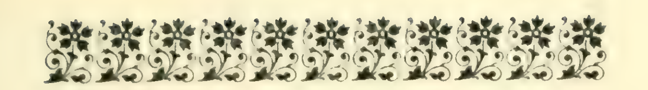
Nous avons donc le droit d'écarter, moralement, de notre route ces catholiques qui accrochent les vertus essentielles du christianisme aux pendoirs rituels des pratiques pieuses, ne les revêtant que les jours où ils font à Dieu l'honneur de Lui rendre visite en Ses Églises; ces dévots qui relèguent dédaigneusement « l'Esprit chrétien » dans la pénombre des sacristies d'où ce pauvre méconnu contemple tristement ces nippes pieuses dont s'affuble la vanité cagote. Il souffre de les voir réduites à ce piètre usage; il attend, contrit

dans sa nudité, que des âmes de saints et d'artistes viennent lui rendre ses vêtements, car il n'ose, invêtu, se produire dans le monde... Ah! Dieu sait combien sa beauté impressionnerait la foule, si on le parait du vêtement d'art auquel il a droit; car elle aime, au fond, l'Idéal chrétien puisque des bijoux d'exquise finesse et de sincère mysticisme, tel *le Jongleur de Notre-Dame*, l'émeuvent et la conquièrent en notre siècle, et qu'autrefois les saints la firent pieuse et l'inspirèrent en beauté.

Aussi, quand les Fils de la Vérité affublent, par passion, l'Ame du catholicisme d'un masque menteur, ce qu'ils sont grotesques, ce qu'ils sont ignobles, ce qu'ils sont bas!



L'ŒUVRE
DE HUYSMANS



I

ALORS que Zola, scrutant la société à l'aide d'un phallus qui lui servait de lorgnette, barbottait inlassablement dans son merdier, l'auteur d'*En Route* faisait tomber, pour toujours, sur les restes desséchés de son matérialisme défunt, le lourd drap mortuaire de sa confession, sur lequel le geste blanc du moine avait tracé une croix réconciliatrice d'argent.

Et, lorsqu'on songe que Huysmans aggravait, par d'odieux raffinements

cérébraux, l'immondice de Zola, l'on s'explique fort bien l'assurance subite qui surgit dans l'âme des incrédules quand ils virent que Jésus ne craignit pas d'affronter l'haleine souillée de l'abominable pécheur que fut l'auteur d'*A Rebours;* qu'Il n'hésita pas à se laisser glisser dans le puits de sa gorge, le long de ses cordes vocales usées, élimées à force de hisser des paroles de luxure, et qu'Il se laissa tomber dans la fosse de ce cœur encore trouble tant il avait été sali par les déchets des imaginations ordurières qui y faisaient escale avant de descendre plus bas...

L'âme de Huysmans était tellement souillée avant sa conversion que Dieu ne voyait pas l'endroit par lequel Il pourrait la toucher. Mais, sous la lèpre luxurieuse qui la recouvrait, quelque chose de pur pointait, et cela, c'était l'amour du Beau et du Vrai, l'amour de

l'art. Huysmans commença donc à aimer en Dieu sa beauté ; et c'est à cause de cela qu'il souffrit cruellement au spectacle de la laideur installée à demeure dans la production catholique moderne qui corrompt, de gaîté de cœur, le goût passif des foules ; et c'est à cause de cela, encore une fois, qu'il voulait que tout ce qui entoure Dieu, la Vierge et les Saints, fût beau.

Amoureusement, en véritable jongleur de Dieu, il chanta la beauté chrétienne tantôt avec émotion, tantôt à grand renfort de cris appuyés par des gestes énergiques, hurlant, au besoin, quand il avait conscience de s'adresser à des sourds. Et, comme il savait qu'il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, il jongla, pour ceux-là, avec les débris des œuvres profanatrices qu'il avait démolies.

Nul catholique ne peut donc demeurer

indifférent devant la manifestation particulière d'un réalisme abrupt qui, inspiré du Moyen Age, y retourne pour le célébrer, et le chrétien, qui cherche les moyens propres à rénover la mentalité de ces âges enfuis, est heureusement repéré par le phare éblouissant de l'âme de Huysmans, érigé au tournant du XIXe siècle, sur les confins du XXe, et, dont les spirituels et lumineux miroirs, après avoir été lavés à grande eau par la Grâce, embués par l'Haleine de l'Esprit, furent soigneusement frottés, à l'aide du sacramentel tissu qui sert à essuyer les âmes repenties, par la céleste Ménagère. La vieille lampe de son cœur, abondamment garnie d'une huile vigilante, avait été allumée par le divin Veilleur qui scrute l'horizon des océans moraux, et le puissant réflecteur de ses facultés avait concentré les vérités éternelles pour les renvoyer en faisceaux

lumineux, dans l'espace, à travers les mille facettes de son style, au secours des naufragés de la vie. De périlleux sauvetages d'âme s'étaient opérés, et de nombreux sinistrés, dont la conscience s'emplissait des flots envahissants de l'erreur, lui avaient dû le salut.

A Rebours, *Là-Bas* et les ouvrages catholiques de Huysmans apparaissent, tels les maillons d'une robuste chaîne qui relie directement le XIIIe siècle au nôtre. Une foi, inouïe depuis les vieux temps de croyance profonde, jaillit, exultante, de ces derniers livres. Elle se précise, parfois, en des formes surnaturelles si ferventes que l'on est tenté de continuer la lecture à genoux, sollicité par l'exemple de cette âme qui se prosterne en des lignes adoratrices. L'extraordinaire rutilence d'images et de vocabulaire qui les pare, révèle à

nu et frissonnante de vie, l'âme dévotieuse du Moyen Age, revivifiée dans le corps flamboyant d'un style architectural qui place sur les piliers de ses périodes les ogives de ses virgules; butte le bout de ses phrases à l'aide de systématiques contreforts ; irradie les nefs de ses chapitres sous le jour éblouissant de vitraux *ymaigiés* et coloriés de main de maître; décore, enfin, l'édifice de ses œuvres à l'aide d'une minutieuse et étourdissante fantaisie sculpturale qui s'épanouit en détails imprévus.

Bien entendu, cette âme qui apparaît, telle une revenante, dans la nuit paillarde des temps modernes, est accueillie par les coassements des batraciens de bénitier dont elle dérange le concert mécanique des louanges labiales. Mais, quoiqu'elle grelotte dans la frigidité de notre siècle cupide, elle trouve, tout de

même, de temps à autre, quelque chrétien charitable qui consent à l'abriter dans un cœur simple et droit.

Ah! que l'on doit à Huysmans une admirable vision de cet âge pétricole qui s'ankylose, depuis six siècles, dans les formes effritées de ses cathédrales, et dont l'art tombé malade et traité à faux par les funestes carabins de l'architecture moderne, délire, hospitalisé dans les cabanons ecclésiaux d'une basilique de Lourdes ou d'un Sacré-Cœur de Nancy.

Ce Sacré-Cœur ! il est l'ultime justification de toutes les virulences de Huysmans ! Il érige deux énormes sonnettes, sur les tours de façade et une calotte noire, sur la croisée ; il arbore des vitraux qui proviennent de l'imagerie d'Épinal et s'encadrent dans des meneaux qui inaugurent, sans doute, l'ère de l'architecture maquignonne, le

style du fer à cheval ; c'est un haras où se croisent le roman, le mauresque et le byzantin... Un des vitraux caricature l'*Assomption* de Murillo. L'ignorance des ouvriers d'art de nos temps apparaît, ainsi, au grand jour. Un petit lustre électrique à trois ampoules pend devant le maître-autel, tandis que les veilleuses sacramentelles sont reléguées, pêle-mêle, sur une crédence. Des rampes électriques dessinent les formes de l'autel. Il est vraiment regrettable que les noms des donateurs n'apparaissent pas, en lettres lumineuses ; on s'est borné à les graver sur les autels des transepts.

Cette basilique fut élevée en deux ans ; des plaques, placées sous la tribune de l'orgue, en font foi. Les caractères canaques qui les recouvrent, apprennent aussi aux touristes, en un style de dentiste, que M. Widor, *l'éminent* orga-

niste de Saint-Sulpice, a extrait du dentier de son clavier, des cris pieux, des gémissements dévotieux pour l'inaugurer.

La vanité de ce temple s'explique. Il y eut autrefois à Nancy un curé extraordinaire, l'abbé Trouillet, qui, dénué de tout pécule, dépensa plus de dix-sept millions pour ériger des églises et secourir des œuvres. Il éleva en douze ans une basilique, Saint-Epvre, dont le style réjouirait l'âme si d'odieuses peintures ne salissaient pas les nefs et si les verrières ne pétaradaient pas.

Le clergé de Nancy veut donc, peut-être, battre le record de ce devancier... L'argent afflue sans doute entre ses mains, puisque le successeur de l'abbé Trouillet à Saint-Epvre me disait : « Oh ! mon prédécesseur s'est contenté de trouver l'argent... »



II

HUYSMANS érigea sa cathédrale idéale et sa cité de couvents dans un quartier mal famé où toutes les classes de la société évoluaient, turpides. L'on rencontrait, d'abord, Marthe qui pataugeait dans le ruisseau, puis les sœurs Vatard, qui travaillaient à l'atelier de brochure Débonnaire et Cie. L'aînée, Céline Vatard, traînait de crapuleuses passions chez les marchands de vin, tandis que sa sœur Désirée filait le parfait amour avec un honnête et placide ouvrier qui, refusé par le père Vatard, finissait,

comme Désirée, par se marier, en tout bien tout honneur, avec une autre. Ces amoureux s'agitaient dans l'atelier, dans la rue et chez les marchands de vin, au milieu d'une cohue d'ouvrières brocheuses, « véritables ramassis de chenapans femelles », d'ouvriers ivrognes, de foules bousculées dans l'affairement des carrefours, des foires ou des beuglants, dans l'assourdissement des cris, des disputes et des trop joyeuses beuveries suivies de coups. Ils s'épanouissaient dans leur grosse vie populacière, saisis sur le vif, peints avec l'ardeur et la conviction de la jeunesse, empâtés, c'est vrai, d'ordures et de trivialités, mais offrant, surtout quand il s'agissait de Désirée, des coins de pensées et réflexions vraiment fraîches, de sentiments naïfs et sincères.

La bourgeoisie, déjà entrevue dans l'atelier de Cyprien Tibaille, le peintre

réaliste, à la suite de Céline Vatard, apparaissait dans toute sa médiocrité dans l'existence d'André Jayant, l'homme de lettres malheureux en ménage. La vie de Cyprien, fort irrégulière, n'était pas plus gaie. Ce peintre avait, en tous cas, une manière bien chrétienne d'envisager les sites ; il avouait « d'exultantes allégresses, alors qu'assis sur le talus des remparts il plongeait au loin, voyait les gazomètres dresser leurs carcasses à jour et remplies de ciel, pareils à des cirques bâtis de murs bleus et soutenus par des colonnes noires. Alors le site prenait pour lui une inquiétante signification de souffrances et de détresses » car « il voyait une plaintive accordance avec les douleurs du malheureux, rentrant de sa fabrique, éreinté, suant, moulu... »

André Jayant, évident truchement de Huysmans, traînait son ennui dans son

logement de garçon récupéré grâce à l'infidélité de sa femme, bourgeoise vaine et vide. Cet homme de lettres dénué de talent — peut-être Hysmans doutait-il du sien à cette époque ?... — cet écrivain accaparait, plus que de raison, l'attention, gémissant sur les versatilités conjugales, sur la piraterie de sa femme de ménage, sur les cancans des boutiquiers. Il se remémorait des souvenirs douloureux et ignobles de sa vie de collégien, avouait qu'il est difficile à un célibataire de pratiquer la chasteté et, en conséquence, après avoir renoué avec d'agréables pécheresses, il finissait par retrouver sa femme avec bonheur.

André était peut-être moins malpropre d'âme que les ouvriers de la maison Débonnaire et Cie, mais, tout en étant un peu plus policé qu'eux dans ses manières et son langage, il n'était pas plus intéressant ; il avait donc bien

tort de pester contre une société au-dessus de laquelle il était incapable de s'élever.

La bourgeoisie était un peu mieux scrutée dans *A Vau l'eau*, où M. Folantin égouttait sa triste vie de bureaucrate célibataire, pillé par les femmes de ménage, empoisonné dans les innombrables restaurants où il essayait de ne pas mourir de faim, et dans *Un Dilemme* où Me Le Ponsart et M. Lambois, son gendre, représentaient avec une poignante exactitude, la mentalité du sauvage civilisé qu'est le bourgeois égoïste et jouisseur.

L'aristocratie n'était pas représentée, dans cette société littéraire, sous un jour moins vil.

Toutefois des Esseintes, le héros d'*A Rebours*, intéressait à cause de son érudition subtile, de ses doutes et de ses angoisses. Il voilait sous son nom

la personnalité de Huysmans qui subissait une crise d'âme suraiguë.

Élevé chez les Jésuites, des Esseintes avait gardé de leur maison un souvenir attendri, car « ils l'avaient laissé travailler aux études qui lui plaisaient et négliger les autres, ne voulant pas s'aliéner cet esprit indépendant par des tracasseries de pions laïques ».

Issu d'une antique famille dont le sang était appauvri à l'extrême, il avait vendu son château et s'était livré, à Paris, à d'épuisantes débauches qui avaient achevé de détraquer ses nerfs.

Il se livrait alors à des excentricités particulières, recevant, par exemple, ses fournisseurs dans une haute salle où ils s'asseyaient les uns à côté des autres, dans des stalles d'églises, écoutant les sermons qu'il leur prêchait du haut d'une chaire, « les menaçant d'excommunication pécuniaire », s'ils ne se

conformaient pas à ses brefs, monitoires et bulles en matière de dandysme !

Des Esseintes n'avait pu supporter le contact des salons où « des vieillards catarrheux et maniaques rabâchaient d'insipides discours, de centenaires phrases ». Il dut fuir les jeunes gens de son âge et de son monde, « bellâtres inintelligents et asservis, banals et étroits », suivant qu'ils provenaient des pensions religieuses ou des lycées. Il ne put pas s'accommoder davantage de la société des gens de lettres, qu'il méprisait à cause de leur vénalité, et des hommes politiques dont l'ignominie lui répugnait.

En un mot, sa « studieuse décrépitude » estimait que « le monde est composé de sacripants et d'imbéciles, en majeure partie », en quoi elle n'avait pas tout à fait tort.

Pour le fuir, il loua une maison suffisamment isolée à Fontenay et s'y installa avec deux vieux domestiques de sa famille. Là il commença sa vie nocturne. Il meubla son bureau en vue de cette existence inversée. Il fit relier les murs en maroquin orangé, à gros grains écrasés; peindre les boiseries en bleu indigo. Le plafond, un peu arrondi, fut tendu en soie bleu de roi semée de séraphins d'argent brodés pour une ancienne chape. « Le soir, cela se conciliait, se tempérait, s'asseyait; les boiseries immobilisaient leur bleu soutenu et comme échauffé par les oranges qui se maintenaient sans s'adultérer, appuyés et, en quelque sorte, attisés qu'ils étaient par le souffle puissant des bleus ».

Le mobilier se composa d'une table de changeur du XVe siècle, de fauteuils à oreillettes et d'un vieux lutrin. Aux

murs, des bibliothèques; sur la cheminée, deux ostensoirs anciens et un canon d'autel merveilleux renfermant des sonnets de Baudelaire, le complétèrent.

Pour sa chambre à coucher il hésita. Il la voulait ou voluptueuse ou austère; en faire un boudoir Louis XV, ou une cellule de chartreux. Il opina pour la cellule, mais « il voulut qu'elle eut l'air d'être vraie, et ne le fut, bien entendu, pas ». En conséquence, les murs furent tendus de soie safran pour imiter le badigeon ocre monastique; les menuiseries en bois précieux simulèrent la couleur chocolat des boiseries monacales et le plafond, tendu de blanc écru, contrefit le plâtre. Un tapis à carreaux rouges, à places blanchâtres dans la laine pour feindre l'usure du pavé, compléta cette décoration. Le lit fut en fer forgé, et le reste du mobilier se composa de meubles ecclésiaux.

La salle à manger était une cabine de navire, placée au milieu d'une pièce. Le jour y pénétrait à travers l'eau d'un aquarium dans lequel s'agitaient des poissons mécaniques. Des affiches de messageries maritimes, des appareils nautiques, les aventures d'Arthur Gordon Pym l'aidaient à effectuer cérébralement de lointaines traversées.

Pour adoucir les tons d'un tapis, il avait acheté une tortue dont il fit glacer d'or la carapace ; puis, la jugeant inachevée, il la fit sertir de pierreries studieusement comparées et triées, grâce à quoi la tortue rendit le souffle.

Il se grisait de parfums et se donnait, à l'aide de savantes combinaisons d'odeurs, des visions de pays lointains ou d'âges morts, de prés parfumés ou d'usines empuantées.

Il collectionnait des gravures et des livres parmi lesquels Bossuet et Pascal

figuraient en bonne place aux côtés de Lacordaire et de l'abbé Pereyve ! ! !

Un jour, il se fit apporter un lot de fleurs naturelles choisies parmi les espèces qui pastichent le mieux les fleurs artificielles.

Il exécutait sous la coupole hypergheustique de son palais des symphonies à l'aide d'un orchestre liquide composé :

des clarinettes du curaçao au goût aigrelet et velouté ;

des hautbois du kummel nasillant et sonore ;

des flûtes de la menthe et de l'anisette sucrée et poivrée, piaulante et douce ;

des trompettes du kirsch ;

des pistons et des trombones du gin et du whisky ;

des tubas de l'eau-de-vie de marc ;

des cymbales et de la caisse des rakis de Chio ;

des violons de la vieille eau-de-vie fumeuse et fine, aiguë et frêle ;

des altos du rhum robuste, ronflant et sourd ;

des violoncelles du vespétro déchirant et prolongé, mélancolique et caressant ;

des contre-basses du vieux bitter corsé, solide et noir ;

de la harpe du cumin sec à la saveur vibrante, détachée et grêle.

S'il ouvrait sa fenêtre la nuit, c'était afin de regarder la campagne au clair de lune, en raison de son maquillage et de son air factice.

En somme, « il avait les avantages de la claustration et il en évitait les inconvénients : la discipline soldatesque, le manque de soins, la crasse, la promiscuité, le désœuvrement monotone... »

« Tel qu'un ermite, il était mûr pour l'isolement, harassé de la vie, n'attendant plus rien d'elle : tel qu'un moine

aussi, il était accablé d'une lassitude immense, d'un besoin de recueillement, d'un désir de ne plus avoir rien de commun avec les profanes qui étaient, pour lui, les utilitaires et les imbéciles.

« En résumé, bien qu'il n'éprouvât aucune vocation pour l'état de grâce, il se sentait une réelle sympathie pour ces gens enfermés dans des monastères, persécutés par une haineuse société qui ne leur pardonne, ni le juste mépris qu'ils ont pour elle, ni la volonté qu'ils affirment de racheter, d'expier, par un long silence, le dévergondage toujours croissant de ses conversations saugrenues ou niaises. »

Des Esseintes se contentait du dévergondage de sa cervelle qui lui remémorait les ignominies de sa vie passée. Ah! elles n'étaient pas encourageantes!..

Une fois, il sortit de chez lui et se donna, en parcourant les coins de Paris

fréquentés par les Anglais, l'illusion d'un voyage à Londres à travers une atmosphère saumâtre, sous une pluie battante.

Enfin, ravagé par la névrose, l'estomac perclus, il était réduit à se nourrir de lavements nutritifs dont il combinait la composition, le menu!

Le médecin finissait par le chasser de chez lui, et, désemparé, il s'écriait après avoir évoqué, dans sa cervelle, un admirable et poignant tableau de l'ignominie des temps modernes :

« Seigneur, prenez pitié du chrétien qui doute, de l'incrédule qui voudrait croire, du forçat de la vie qui s'embarque seul, dans la nuit, sous un firmament que n'éclairent plus les consolants fanaux du vieil espoir ! »

En sortant, à la suite de des Esseintes, du logis abandonné de Fontenay l'on allait suivre, à la campagne, la marche

de la double névrose de Jacques Marles, le héros d'*En Rade*, et de sa femme.

Logé dans un château en ruines, ce couple menait une vie concassée et creuse. Jacques était poursuivi par des rêves extravagants qui le soulevèrent, une fois, jusque dans la Lune. L'un de ces rêves fut, d'ailleurs, un pur éblouissement :

« ... il examina, avant que d'éteindre la bougie, le mur de l'alcôve, tapissé, comme ceux de la chambre, de papier treille.

« Il s'appliquait à engourdir ses angoisses par des occupations mécaniques et vaines; il compta les losanges du panneau, constatant avec soin les morceaux rapportés du papier de tenture dont les dessins ne joignaient pas; soudain un phénomène bizarre se produisit : les bâtons verts des treilles ondulèrent, tandis que le fond saumâtre du lambris se ridait tel qu'un cours d'eau.

« Et ce friselis de la cloison jusqu'alors immobile s'accentua; le mur, devenu liquide, oscilla, mais sans s'épandre; bientôt, il

s'exhaussa, creva le plafond, devint immense, puis ses moellons coulants s'écartèrent, et une brèche énorme s'ouvrit, une arche formidable sous laquelle s'enfonçait une route.

« Peu à peu, au fond de cette route, un palais surgit qui se rapprocha, gagna sur les panneaux, les repoussant, réduisant ce porche fluide à l'état de cadre, rond comme une niche, en haut, et droit, en bas.

« Et ce palais qui montait dans les nuages avec ses empilements de terrasses, ses esplanades, ses lacs enclavés dans des rives d'airain, ses tours à collerettes de créneaux en fer, ses dômes papelonnés d'écailles, ses gerbes d'obélisques aux pointes couvertes ainsi que des pics de montagnes d'une éternelle neige, s'éventra sans bruit, puis s'évapora, et une gigantesque salle apparut pavée de porphyre, supportée par de vastes piliers aux chapiteaux fleuronnés de coloquintes de bronze et de lys d'or.

« Derrière ces piliers, s'étendaient des galeries latérales, aux dalles de basalte bleu et de marbre, aux solivages de bois d'épines et de cèdre, aux plafonds caissonnés, dorés comme des châsses ; puis, dans la nef même, au bout du palais arrondi tel que les chevets

à verrières des basiliques, d'autres colonnes s'élançaient en tournoyant jusqu'aux invisibles architraves d'un dôme, perdu, comme exhalé, dans l'immesurable fuite des espaces.

« Autour de ces colonnes réunies entre elles par des espaliers de cuivre rose, un vignoble de pierreries se dressait en tumulte, emmêlant des cannetilles d'acier, tordant des branches dont les écorces de bronze suaient de claires gommes de topazes et des cires irisées d'opales.

« Partout grimpaient des pampres découpés dans d'uniques pierres ; partout flambait un brasier d'incombustibles ceps, un brasier qu'alimentaient les tisons minéraux des feuilles taillées dans les lueurs différentes du vert, dans les lueurs vert-lumière de l'émeraude, prasines du péridot, glauques de l'aigue-marine, jaunâtres du zircon, céruléennes du béryl ; partout, du haut en bas, aux cimes des échalas, aux pieds des tiges, des vignes poussaient des raisins de rubis et d'améthystes, des grappes de grenats et d'amandines, des chasselas de chrysoprases, des muscats gris d'olivines et de quartz, dardaient de fabuleuses touffes d'éclairs rouges, d'éclairs violets, d'éclairs jaunes, montaient

en une escalade de fruits de feu dont la vue suggérait la vraisemblable imposture d'une vendange prête à cracher sous la vis du pressoir un moût éblouissant de flammes !

« Cette inconcevable végétation s'éclairait d'elle-même ; de tous côtés, des obsidianes et des pierres spéculaires incrustées dans des pilastres, réfractaient, en les dispersant, les lueurs des pierreries qui, réverbérées en même temps par les dalles de porphyre, semaient le pavé d'une ondée d'étoiles.

« Soudain la fournaise du vignoble, comme furieusement attisée, gronda ; le palais s'illumina de la base au faîte, et il y eut un vacillement dans l'énorme salle ; des flocons de brumes se déroulèrent, ainsi que ces anneaux de fumée qui, à la fin des feux d'artifices, brouillent les trajectoires des fusées et dissimulent les paraboles en flamme des baguettes ; et, comme soulevé par cette brume, le palais monta s'agrandissant encore, s'envolant, se perdant dans le ciel, éparpillant, pêle-mêle, sa semaille de pierreries dans le labour noir où scintillait, là-haut, la fabuleuse moisson des astres. »

L'on n'éprouvait pas le besoin de

s'attarder dans cette campagne peuplée de paysans rapaces et bestiaux, contaminée par le délire lucide d'un Parisien malade qui eut pu nous offrir une solide étude sur le rêve.

En quittant ce coin de monde littéraire de débauchés, d'abrutis, ou de malades, l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer l'enseignement qu'il suggérait. Huysmans nous avait donné l'extraordinaire tableau, peint d'après nature, d'une société athée ! Ah, certes ! *les Sœurs Vatard, En Ménage, A vau l'eau, A Rebours, En Rade,* étaient des exemples frappants et typiques de l'ignominie d'une race quand elle ignore Dieu.

L'aristocrate et artiste Des Esseintes souffrait de cette indévotion. Il prépara inconsciemment, par la nature même de ses subtiles recherches, le plan sur lequel il devait édifier, après

avoir pris le nom de Durtal, sa cité chrétienne*.

Il avait été souvent obsédé par l'Eglise qui lui apparaissait grandiose : « Il croyait pendant une seconde, allait d'instinct à la religion, puis au moindre raisonnement son attirance vers la foi s'évaporait, mais il restait, malgré tout, plein de trouble. Dans l'état d'âme où il se trouvait il n'espérait de relations appariées, jusqu'à un certain point avec ses goûts, que dans la société de cha-

* Amené par la nature même de mes travaux à étudier l'Eglise sous bien des faces, il était impossible de remonter jusqu'aux seules ères propres qu'aient connues l'humanité, jusqu'au Moyen Age, sans constater qu'Elle tenait tout, que l'art n'existait qu'en elle et que par elle. Je la regardais un peu défiant, surpris de son ampleur et de sa gloire, me demandant comment une religion qui me semblait faite pour des enfants avait pu suggérer de si merveilleuses œuvres.

Je n'éprouvais d'ailleurs aucune touche divine m'incitant à me diriger vers l'Eglise ; je vivais dans mon auge, tranquille. (Préface d'*A Rebours*, écrite vingt ans après le roman.)

noines généralement doctes et bien élevés qui lui feraient passer quelques soirées affables et douillettes. Mais encore eut-il fallu qu'il partageât leurs croyances, qu'il ne flottât point entre des idées sceptiques et des élans de convictions qui remontaient de temps à autre, sur l'eau, soutenues par les souvenirs de son enfance ? Et il eut voulu se forcer à posséder la foi, à se l'incruster dès qu'il la tiendrait, à se la visser par des crampons dans l'âme... mais plus il la souhaitait, et moins la vacance de son esprit se comblait, plus la visitation du Christ tardait à venir... »

Elle ne fit que tarder puisqu'elle vint. Sommé par Barbey d'Aurevilly d'avoir à choisir entre la bouche d'un pistolet ou les pieds du crucifix, Des Esseintes rentra dans le monde sous le nom de Durtal et, peu pressé de choisir, il résolut de gagner du temps en coulant,

dans les fondations déjà prêtes de sa cathédrale, les cubes rocailleux des chapitres de *Là-Bas*, érigeant, ainsi, une vaste crypte littéraire où l'on célébrait la messe selon le rite diabolique, noir, au milieu d'un sabbat auquel la démonomanie d'antiques âges, évoquée par la magie de l'écrivain, se mêlait.

Effrayé, Durtal désertait sans retour cette cave démoniaque, et s'élançait dans la tour idéale — bien qu'empruntée à Saint-Sulpice — qu'il avait édifiée à côté. Là, dans la tiédeur du logis pieux du digne sonneur Carhaix et de son épouse, il se grisait du son aérien des cloches, véritable musique de l'Église. Et il s'intéressait à l'histoire de ces coupoles sonores qui s'agitent dans le treillis des charpentes lourdes. Il devenait poète à leur contact : « Moi qui habite un quartier de couvent,

disait-il, et qui vis dans une rue dont l'air est plissé, dès l'aube, par l'onde des carillons, lorsque j'étais malade, la nuit, j'attendais l'appel des cloches, le matin, ainsi qu'une délivrance. Je me sentais alors, au petit jour, bercé par une sorte de dodelinement très doux, choyé par une caresse lointaine et secrète ; c'était comme un pansement si fluide et si frais ! J'avais l'assurance que des gens debout priaient pour les autres et, par conséquent, pour moi ; je me trouvais moins seul... » Et, lancé sur cette piste, il s'évoquait un Moyen Age monacal sonore, étudiait la vie des cloches et se faisait expliquer, par Carhaix, leur symbole.

Une fois, le sonneur reçut la visite d'un prêtre que Durtal examina : « Une incompressible gaîté fendait cette face sanguine, aux joues peintes avec un rasoir, en bleu. » Et il se dit : « Ce prêtre

jubilant me fait horreur. Au reste, un prêtre, un médecin, un homme de lettres gais sont, à n'en pas douter, d'ignobles âmes, car, enfin, ce sont eux qui voient de près les misères humaines, qui les consolent, les soignent ou les décrivent. Si après cela ils se désopilent et pouffent, c'est un comble... Malgré l'exemple de saint François d'Assise, qui était gai, — ce qui me le gâte, du reste, — j'ai peine à m'imaginer que cet ecclésiastique soit un être surélevé... Il est bon de dire qu'au fond il vaut mieux pour lui qu'il soit médiocre. Comment, s'il était autre, se ferait-il comprendre de ses ouailles ?... »

On discutait aussi, chez Carhaix, de démonomanie et de contre-mystique, de magie noire et d'envoûtement. Ces conversations hissèrent Durtal hors du matérialisme, débourbant ainsi son âme qui, désormais, n'attendait plus

que le coup de grâce pour faire balayer ses dernières hésitations, épousseter ses derniers doutes.

Mais la peinture eut, sur son âme vibrante, une influence plus profonde. Secoué par la vision forcenée de la crucifixion de Grünewald, il s'écriait : « Mais alors, si je suis logique, j'aboutis au catholicisme du Moyen Age, au naturalisme mystique ; ah non, par exemple, et si pourtant! »

Cherchant à fuir l'auge matérialiste, il aboutissait, à chaque discussion intime, à cette conclusion. A force d'être sollicitée par l'art suave et violent, paradisiaque et réaliste des Primitifs, surprise par le souffle de Dieu, l'âme de Durtal chavira et le vieil homme charnel fut noyé.

Voici les termes mêmes de ce débat*.

* On lira avec intérêt l'intéressante étude sur Huysmans qui paraît — un peu trop lentement, d'ailleurs,

Ils sont empruntés aux deux premiers chapitres de *Là-Bas*.

« Je ne reproche au naturalisme ni ses termes de pontons, ni son vocabulaire de latrines et d'hospices, car ce serait injuste et ce serait absurde ; d'abord, certains sujets les hèlent, puis, avec des gravats d'expressions et du brai de mots, l'on peut exhausser d'énormes et de puissantes œuvres : *l'Assommoir,* de Zola, le prouve ; non, la question est autre ; ce que je reproche au naturalisme, ce n'est pas le lourd badigeon de son gros style, c'est l'immondice de ses idées ; ce que je lui reproche, c'est d'avoir incarné le matérialisme dans la littérature, d'avoir glorifié la démocratie de l'art !

« Oui, tu diras ce que tu voudras, mon bon, mais, tout de même, quelle théorie de cerveau mal famé, quel miteux et étroit système ! Vouloir se confiner dans les buanderies de la chair, rejeter le suprasensible, dénier le rêve, ne pas même comprendre que la curiosité de l'art commence là où les sens cessent de servir !

dans la *Revue Hebdomadaire.* Elle est signée par Henri Céard et Jean de Caldain. Voir la *Revue Hebdomadaire,* nos 17, 18, 19, 46, 47, 48.

« Tu lèves les épaules, mais, voyons, qu'a-t-il donc vu, ton naturalisme, dans tous ces décourageants mystères qui nous entourent? Rien. — Quand il s'est agi d'expliquer une passion quelconque, quand il a fallu sonder une plaie, déterger même le plus bénin des bobos de l'âme, il a tout mis sur le compte des appétits et des instincts. Rut et coup de folie, ce sont là ses seules diathèses. En somme, il n'a fouillé que des dessous de nombril et banalement divagué dès qu'il s'approchait des aines; c'est un herniaire de sentiments, un bandagiste d'âme, et voilà tout !

« Puis, vois-tu, Durtal, il n'est pas qu'inexpert et obtus, il est fétide, car il a prôné cette vie moderne atroce, vanté l'américanisme nouveau des mœurs, abouti à l'éloge de la force brutale, à l'apothéose du coffre-fort. Par un prodige d'humilité, il a révéré le goût nauséeux des foules, et, par cela même, il a répudié le style, rejeté toute pensée altière, tout élan vers le surnaturel et l'au-delà. Il a si bien représenté les idées bourgeoises qu'il semble, ma parole, issu de l'accouplement de Lisa, la charcutière du *Ventre de Paris*, et de Homais !

« — Mâtin, tu y vas, toi, répondit Durtal

d'un ton piqué. Il ralluma sa cigarette, puis : le matérialisme me répugne tout autant qu'à toi, mais ce n'est pas une raison pour nier les inoubliables services que les naturalistes ont rendu à l'art; car enfin, ce sont eux qui nous ont débarrassés des inhumains fantoches du romantisme et qui ont extrait la littérature d'un idéalisme de ganache et d'une inanition de vieille fille exaltée par le célibat ! — En somme, après Balzac, ils ont créé des êtres visibles et palpables, et ils les ont mis en accord avec leurs alentours ; ils ont aidé au développement de la langue commencé par les romantiques ; ils ont connu le véritable rire et ont eu parfois même le don des larmes ; enfin, ils n'ont pas toujours été soulevés par ce fanatisme de bassesse dont tu parles !

« — Si, car ils aiment leur siècle, et cela les juge !

« — Mais que diable ! ni Flaubert, ni les Goncourt ne l'aimaient, leur siècle !

« — Je te l'accorde ; ils sont, ceux-là, des probes, et de séditieux, et de hautains artistes ; aussi, je les place tout à fait à part. J'avoue même, et sans me faire prier, que Zola est un grand paysagiste et un prodigieux manieur de masses et truchement de peuple.

Puis il n'a, Dieu merci, pas suivi jusqu'au bout dans ses romans les théories de ses articles qui adulent l'intrusion du positivisme en l'art. Mais chez son meilleur élève, chez Rosny, le seul romancier de talent qui se soit en somme imprégné des idées du maître, c'est devenu, dans un jargon de chimie malade, un laborieux étalage d'érudition laïque, de la science de contremaître ! Non, il n'y a pas à dire, toute l'école naturaliste, telle qu'elle vivote encore, reflète les appétences d'un affreux temps. Avec elle, nous en sommes venus à un art si rampant et si plat que je l'appellerais volontiers le cloportisme. Puis quoi ? relis donc ses derniers livres ; qu'y trouves-tu ? Dans un style en mauvais verres de couleurs, de simples anecdotes, des faits divers découpés dans un journal, rien que des contes fatigués et des histoires véreuses, sans même l'étai d'une idée sur la vie, sur l'âme qui les soutienne. J'en arrive, après avoir terminé ces volumes, à ne même plus me rappeler les incontinentes descriptions, les insipides harangues qu'ils renferment ; il ne me reste que la surprise de penser qu'un homme a pu écrire trois à quatre cents pages, alors qu'il n'avait abso-

lument rien à nous révéler, rien à nous dire.

« — Tiens, des Hermies, si ça t'est égal, parlons d'autre chose, car nous ne nous entendrons jamais sur ce naturalisme dont le nom seul t'affole...

« Cette discussion avec son ami l'irritait d'autant plus qu'il se battait depuis des mois avec lui-même et que ses théories, qu'il avait cru inébranlables, s'entamaient maintenant, s'effritaient peu à peu, lui emplissaient l'esprit comme de décombres.

« En dépit de leurs violences, les jugements de des Hermies le troublaient.

« Certes, le naturalisme confiné dans les monotones études d'êtres médiocres, évoluant parmi d'interminables inventaires de salons et de champs, conduisait tout droit à la stérilité la plus complète, si l'on était honnête ou clairvoyant et, dans le cas contraire, aux plus fastidieux des rabâchages, aux plus fatigantes des redites ; mais Durtal ne voyait pas, en dehors du naturalisme, un roman qui fût possible, à moins d'en revenir aux explosibles fariboles des romantiques, aux œuvres lanugineuses des Cherbuliez et des Feuillet, ou bien encore aux lacrymales historiettes des Theuriet et des Sand !

« Alors quoi ? Et Durtal se butait, mis au pied du mur, contre des théories confuses, des postulations incertaines, difficiles à se figurer, malaisées à délimiter, impossibles à clore. Il ne parvenait pas à se définir ce qu'il sentait, ou bien il aboutissait à une impasse dans laquelle il craignait d'entrer.

« Il faudrait, se disait-il, garder la véracité du document, la précision du détail, la langue étoffée et nerveuse du réalisme, mais il faudrait aussi se faire puisatier d'âme et ne pas vouloir expliquer le mystère par les maladies des sens ; le roman, si cela se pouvait, devrait se diviser de lui-même en deux parts, néanmoins soudées ou plutôt confondues, comme elles le sont dans la vie, *celle de l'âme, celle du corps,* et s'occuper de leurs réactifs, de leurs conflits, de leur entente. Il faudrait, en un mot, suivre la grande voie, si profondément creusée par Zola, mais il serait nécessaire aussi de tracer en l'air un chemin parallèle, une autre route, d'atteindre les en deçà et les après, de faire, en un mot, un naturalisme spiritualiste ; ce serait autrement fier, autrement complet, autrement fort !

« Et personne ne le fait pour l'instant, en

somme. En France, à l'heure présente, dans le discrédit où sombre la recette corporelle seule, il reste deux clans, le clan libéral qui met le naturalisme à la portée des salons, en l'émondant de tout sujet hardi, de toute langue neuve, et le clan décadent qui, plus absolu, rejette les cadres, les alentours, les corps mêmes, et divague, sous prétexte de causette d'âme, dans l'inintelligible charabia des télégrammes. En réalité, celui-là se borne à cacher l'incomparable disette de ses idées sous un ahurissement voulu du style.

« Quant aux orléanistes de la vérité, Durtal ne pouvait songer, sans rire, au coriace et gaminant fatras de ces soi-disant psychologues qui n'avaient jamais exploré un district inconnu de l'esprit, qui n'avaient jamais révélé le moindre coin oublié d'une passion quelconque. Ils se bornaient à jeter dans les juleps de Feuillet les sels secs de Stendhal ; c'étaient des pastilles mi-sel, mi-sucre, de la littérature de Vichy !

. . . .

« En s'acculant ainsi à ses pensées, il finissait, pour se rapprocher de cet idéal qu'il voulait quand même joindre, par louvoyer,

par bifurquer et s'arrèter à un autre art, à la peinture. Là, il le trouvait pleinement réalisé par les Primitifs, cet idéal !

. . . .

« Mais alors..., se dit Durtal, qui s'éveillait de sa songerie, mais alors, si je suis logique, j'aboutis au catholicisme du Moyen Age, au naturalisme mystique ; ah non, par exemple, et si pourtant !

« Il se retrouvait devant une impasse dont il s'écartait alors qu'il en percevait l'entrée, car il avait beau s'ausculter, il ne se sentait soulevé par aucune foi. Décidément, il n'y avait de la part de Dieu aucune prémotion, et lui-même manquait de cette nécessaire volonté qui permet de se délaisser, de glisser, sans se retenir, dans la ténèbre des immutables dogmes.

« Par instants, après certaines lectures, alors que le dégoût de la vie ambiante s'accentuait, il enviait des heures lénitives au fond d'un cloître, des somnolences de prières éparses dans des fumées d'encens, des épuisements d'idées voguant à la dérive dans le chant des psaumes. Mais, pour savourer ces allégresses de l'abandon, il fallait une âme simple, allégée de tout déchet, une âme nue;

et la sienne était obstruée par des boues, macérée dans le jus concentré des vieux guanos. Il pouvait se l'avouer, ce désir momentané de croire pour se réfugier hors des âges, sourdait bien souvent d'un fumier de pensées mesquines, d'une lassitude de détails infimes mais répétés, d'une défaillance d'âme transie par la quarantaine, par les discussions avec la blanchisseuse et les gargotes, par des déboires d'argent, par des ennuis de terme. Il songeait un peu à se sauver dans un couvent.

. . . .

« Forcément, dans ces heures où, las de se battre contre des phrases, il jetait sa plume, il regardait devant lui et ne voyait dans l'avenir que des sujets d'amertumes et d'alarmes ; alors il cherchait des consolations, des apaisements, et il en était bien réduit à se dire que la religion est la seule qui sache encore panser, avec les plus veloutés des onguents, les plus impatientes des plaies ; mais elle exige en retour une telle désertion du sens commun, une telle volonté de ne plus s'étonner de rien, qu'il s'en écartait, tout en l'épiant.

« Et, en effet, il rôdait constamment autour d'elle, car elle jaillit en de telles efflores

cences que jamais l'âme n'a pu s'enrouler sur de plus ardentes tiges et monter avec elles et se perdre dans le ravissement, hors des distances, hors des mondes, à des hauteurs plus inouïes; puis, elle agissait encore sur Durtal, par son art extatique et intime, par la splendeur de ses légendes, par la rayonnante naïveté de ses vies de Saints.

« Il n'y croyait pas, et cependant il admettait le surnaturel, car, sur cette terre même, comment nier le mystère qui surgit, chez nous, à nos côtés, dans la rue, partout, quand on y songe ? Il était vraiment trop facile de rejeter les relations invisibles, extrahumaines, de mettre sur le compte du hasard qui est, lui-même, d'ailleurs indéchiffrable, les événements imprévus, les déveines et les chances. Des rencontres ne décidaient-elles pas souvent de toute la vie d'un homme?

. . . .

« Mais, se disait Durtal, du moment que que l'on patauge dans l'inconnu, pourquoi ne pas croire à la Trinité, pourquoi repousser la divinité du Christ ? On peut aussi facilement admettre le *Credo quia absurdum* de saint Augustin et se répéter, avec Tertullien, que, si le surnaturel était compréhensible, il ne

serait pas le surnaturel et que c'est justement parce qu'il outrepasse les facultés de l'homme qu'il est divin.

« Ah ! et puis zut, à la fin du compte ! il est plus simple de ne point songer à tout cela ; — Et, une fois de plus, il recula, ne pouvant décider son âme à faire le saut, alors qu'elle se trouvait, au bord de la raison, dans le vide.

« Au fond, il avait vagabondé loin de son point de départ, de ce naturalisme si conspué par des Hermies. Il revenait maintenant à mi-route, jusqu'au Grünewald, et il se disait que ce tableau était le prototype exaspéré de l'art. Il était bien inutile d'aller aussi loin, d'échouer sous prétexte d'au-delà, dans le catholicisme le plus fervent. Il lui suffirait peut-être d'être spiritualiste, pour s'imaginer le supranaturalisme, la seule formule qui lui convint.

. . . .

« Durtal avait cessé, depuis près de deux années, de fréquenter le monde des lettres ; les livres d'abord, puis les racontars de journaux, les souvenirs des uns, les mémoires des autres, s'évertuaient à représenter ce monde comme le diocèse de l'intelligence, comme le plus spirituel des patriciats. A les

en croire, l'esprit fusait en baguettes d'artifices et les réparties les plus stimulantes crépitaient dans ces réunions. Durtal s'expliquait mal la persistance de cette antienne, car il jugeait, par expérience, que les littérateurs se divisaient, à l'heure actuelle, en deux groupes : le premier, composé de cupides bourgeois ; le second, d'abominables mufles.

« Les uns, en effet, étaient les gens choyés du public, tarés par conséquent, mais arrivés ; affamés de considération, ils singeaient le haut négoce, se délectaient aux dîners de gala, donnaient des soirées en habit noir, ne parlaient que de droits d'auteurs et d'éditions, s'entretenaient de pièces de théâtre, faisaient sonner l'argent.

« Les autres clapotaient en troupe dans les bas-fonds. C'était la racaille des estaminets, le résidu des brasseries. Tout en s'exécrant, ils se criaient leurs œuvres, publiaient leur génie, s'extravasaient sur les banquettes, et, gorgés de bière, rendaient du fiel.

« Aucun milieu autre n'existait. Il devenait singulièrement rare, le coin intime où l'on pouvait, à quelques artistes, causer à l'aise, sans promiscuités de cabarets et de salons, sans arrière-pensée de traîtrises et de dols,

où l'on pouvait ne s'occuper que d'art, à l'abri des femmes !

« Dans ce monde des lettres, en somme, aucune aristocratie d'âme ; aucune vue qui fût effarante, aucune pente d'esprit qui fût et rapide et secrète. C'était la conversation habituelle de la rue du Sentier et de la rue Cujas.

« Sachant, par expérience aussi, qu'aucune amitié n'est possible avec des cormorans, toujours à l'affût d'une proie à dépecer, il avait rompu des relations qui l'eussent obligé à devenir ou fripouille ou dupe.

« Puis, à vrai dire, il n'y avait plus rien qui le liât avec ses confrères ; jadis, alors qu'il acceptait les déficits du naturalisme, ses nouvelles étoupées, ses romans sans portes et sans fenêtres, il pouvait encore discuter d'esthétique avec eux, mais maintenant !

« Au fond, prétendait des Hermies, il y a toujours eu entre toi et les autres réalistes une telle différence d'idées qu'un accord péremptoire ne pouvait durer ; tu exècres ton temps, et eux l'adorent ; tout est là. Fatalement, tu devais, un jour, fuir ce territoire américain de l'art et chercher, au loin, une région plus aérée et moins plane.

« Dans tous tes livres tu es constamment tombé à bras raccourcis sur cette queue de siècle ; mais dame, on se lasse à la longue de taper sur du mou qui s'affaisse et se relève ; tu devais reprendre haleine et t'asseoir dans une autre époque, en attendant d'y découvrir un sujet à traiter qui te plût. Cela explique bien facilement ton désarroi spirituel pendant des mois et cette santé qui t'est subitement revenue lorsque tu t'es emballé sur Gilles de Rais.

« Et c'était vrai, des Hermies avait vu juste : le jour où Durtal s'était plongé dans l'effrayante et délicieuse fin du Moyen Age, il s'était senti renaître. »

. . . .

A la fin du livre, après une discussion spirite :

« Ah ! dit Durtal, en allumant une cigarette, après un silence, ça vaut mieux que de causer de politique ou de courses, mais quelle pétaudière ! que croire ? la moitié de ces doctrines est folle, et l'autre est si mystérieuse qu'elle entraîne ; attester le Satanisme ? dame, c'est bien gros, et pourtant cela peut sembler

quasi sûr; mais alors, si on est logique avec soi-même, il faut croire au Catholicisme et, dans ce cas, il ne reste plus qu'à prier; car enfin, ce n'est pas le Bouddhisme et les autres cultes de ce gabarit qui sont de taille à lutter contre la religion du Christ!

« — Eh bien, crois!

« — Je ne peux pas; il y a là-dedans un tas de dogmes qui me découragent et me révoltent!

« — Je ne suis pas certain non plus de bien grand'chose, reprit des Hermies, et pourtant il y a des moments où je sens que ça vient, où je crois presque. Ce qui est, en tout cas, avéré pour moi, c'est que le surnaturel existe, qu'il soit chrétien ou non. Le nier, c'est nier l'évidence, c'est barboter dans l'auge du matérialisme, dans le bac stupide des libres penseurs!

« — C'est tout de même embêtant de vaciller ainsi! ah! ce que j'envie la foi robuste de Carhaix.

« — Tu n'es pas difficile, répondit des Hermies, la foi, mais c'est le brise-lames de la vie, c'est le seul môle derrière lequel l'homme démâté puisse s'échouer en paix! »

Voici maintenant la dernière page du volume :

« — Mon Dieu ! quelles trombes d'ordures soufflent à l'horizon ! murmura tristement Durtal.

« — Non, s'exclama Carhaix, non, ne dites point cela ! Ici-bas, tout est décomposé, tout est mort, mais là-haut ! Ah ! je l'avoue, l'effusion de l'Esprit-Saint, la venue du Divin Paraclet se fait attendre ! mais les textes qui l'annoncent sont inspirés ; l'avenir est donc crédité, l'aube sera claire !

« Et les yeux baissés, les mains jointes, ardemment il pria.

« Des Hermies se leva et fit quelques pas dans la pièce.

« — Tout cela est fort bien, grogna-t-il ; mais ce siècle se fiche absolument du Christ en gloire ; il contamine le surnaturel et vomit l'au-delà. Alors, comment espérer en l'avenir, comment s'imaginer qu'ils seront propres les gosses issus des fétides bourgeois de ce sale temps ? Elevés de la sorte, je me demande ce qu'ils feront dans la vie, ceux-là ? »

Et Durtal de conclure, en termes

énergiques et d'arômes puissants, que cette génération attisera sa luxure par sa gloutonnerie...

Le fruit était-il assez mûr ?

Aussitôt converti, Durtal se mit à l'œuvre. Élargissant le champ d'érudition qu'il avait fouillé autrefois, sous le nom de des Esseintes, il éleva, décora et meubla sa cathédrale idéale et les couvents dont il l'entoura. La littérature latine fut approfondie liturgiquement dans *En Route* et dans *l'Oblat*. Les pierreries mortes d'*A Rebours* furent avivées par la symbolique scrutée dans *la Cathédrale*. Les fleurs et les parfums le furent de même, et Durtal glorifia, dans *l'Oblat*, ce plain-chant auquel des Esseintes pensait déjà avec tant d'émotion :

« Cette forme, maintenant considérée comme une forme caduque et gothique de la liturgie chrétienne, comme une curiosité ar-

chéologique, comme une relique des anciens temps, c'était le verbe de l'antique Église, l'âme du Moyen Age; c'était la prière éternelle chantée, modulée, suivant les élans de l'âme, l'hymne permanente élancée depuis des siècles, vers le Très-Haut.

« Cette mélodie traditionnelle était la seule qui, avec son puissant unisson, ses harmonies solennelles et massives, ainsi que des pierres de taille, pût s'accoupler avec les vieilles basiliques et emplir les voûtes romanes dont elle semblait l'émanation et la voix même.

« Combien de fois des Esseintes n'avait-il pas été saisi et courbé par un irrésistible souffle ; alors que le *Christus factus est* du chant grégorien s'élevait dans la nef, dont les piliers tremblaient parmi les mobiles nuées des encensoirs, ou que le faux-bourdon du *De Profundis* gémissait, lugubre, de même qu'un sanglot contenu, poignant, ainsi qu'un appel désespéré de l'humanité pleurant sa destinée mortelle, implorant la miséricorde attendrie de son Sauveur !

« En comparaison de ce chant magnifique, créé par le génie de l'Église, impersonnel, anonyme comme l'orgue même dont l'inven-

teur est inconnu, toute musique religieuse lui paraissait profane. Au fond, dans toutes les œuvres de Jomelli et de Porpora, de Carissimi et de Durante, dans les conceptions les plus admirables de Haendel et de Bach, il n'y avait pas la renonciation d'un succès public, le sacrifice d'un effet d'art, l'abdication d'un orgueil humain s'écoutant prier; tout au plus avec les imposantes messes de Lesueur, célébrées à Saint-Roch, le style religieux s'affirmait-il, grave et auguste, se rapprochant au point de vue de l'âpre nudité, de l'austère majesté du plain-chant.

Lancé sur cette piste, il vitupérait les

« chants empruntés à des opéras italiens, les abjectes cavatines, les indécents quadrilles enlevés à grand orchestre dans les églises elles-mêmes, converties en boudoirs, livrées aux histrions des théâtres qui bramaient dans les combles, alors qu'en bas les femmes combattaient à coups de toilettes et se pâmaient aux cris des cabots dont les impures voix souillaient les sons sacrés de l'orgue. »

Était-ce assez profondément chrétien? assez orthodoxe?

Je ne m'attarderai pas à décrire l'admirable cathédrale mystique de l'œuvre catholique de Huysmans, puisque les croyants peuvent la visiter librement. Les timorés ont, en effet, dans *les Pages Catholiques*, si bien préfacées par M. l'abbé Mugnier, d'abondants aperçus d'*En Route* et de *la Cathédrale.*

Bâtie sur le modèle des plus belles basiliques du Moyen Age, elle possède une série d'éblouissants vitraux qui relatent la vie de *sainte Lydwine*, et elle a été complétée par l'adjonction d'une chapelle de la Vierge dont nous parlerons plus loin.

Les couvents qui l'entourent et le logis mental de Durtal sont pleins de tableaux anciens, de biographies et de monographies curieuses réunies dans

De Tout, dans *Trois églises et trois Primitifs* et dans *la Bièvre et Saint-Séverin*.

Qu'on parcoure donc cette cité pieuse, si l'on aime profondément le Moyen Age. Si l'on connaît peu ces temps exquis, on apprendra là à les apprécier. En entendant le rude et familier langage de nos pères dont la franchise égalait la foi, on acquerra un peu de cette placidité tolérante qui n'approuve ni le mal ni l'imperfection, mais qui, forte de sa foi indestructible, ne les craint pas. On y apprendra à envisager la vie chrétienne en face, acte plus difficultueux qu'on ne se l'imagine communément aujourd'hui.





III

Je vais répondre, maintenant, à quelques objections dont on ne cesse de nous rebattre les oreilles :

1° Pourquoi Huysmans converti n'a-t-il pas détruit ses mauvais livres?

2° Pourquoi Huysmans converti n'a-t-il pas modifié son style ?

3° Un livre comme *les Foules de Lourdes* était-il opportun ?

I

Pourquoi Huysmans converti n'a-t-il pas détruit ses mauvais livres ?

Tout d'abord, Huysmans savait bien que la portée d'*En Route* serait d'autant plus considérable, que les incrédules, qu'il visait, ne se gêneraient pas pour lire *A Rebours* et *Là-Bas*. Il lui semblait nécessaire, pour attester une conversion dont certains doutent encore, que l'on put en découvrir les prémices, en suivre le développement et en constater la conclusion logique. Voici, d'ailleurs un extrait de la préface d'*A Rebours* qui corrobore cet axiome :

« L'incompréhension et la bêtise de quelques mômiers et de quelques agités du sacerdoce m'apparaissent, une fois de plus, insondables. Ils réclamèrent, pendant des années, la destruction de cet ouvrage dont je ne possède pas, du reste, la propriété, sans même se rendre compte que les volumes mystiques qui lui succédèrent sont incompréhensibles sans celui-là, car il est, je le répète, la souche d'où tous sortirent. Comment apprécier, d'ailleurs, l'œuvre d'un écri-

vain, dans son ensemble, si on ne la prend pas dès ses débuts, si on ne la suit pas à pas ; comment, surtout, se rendre compte de la marche de la Grâce dans une âme, si l'on supprime les traces de son passage, si l'on efface les premières empreintes qu'elle a laissées ? »

Puis, à supposer que Huysmans eût interdit la vente de ses premiers volumes et qu'il eût racheté le reliquat de ses éditions, des milliers d'exemplaires de ses livres n'en eussent pas moins garni les rayons des bibliothèques ; leur circulation eût été plus intense, et, le jour où ses ouvrages seraient tombés dans le domaine public, un éditeur les eût certainement réimprimés.

D'autre part, — et voici, à mon avis, la meilleure raison, — Huysmans savait que ses mauvais livres ne seraient guère lus que dans le monde des incrédules, et, comme il connaissait exacte-

ment sa valeur, il pensait bien que les admirateurs des manifestations profanes de son talent se décideraient aisément à lire ses ouvrages catholiques. C'était donc laisser à ceux-là une planche de salut.

Voici, d'ailleurs, des lignes extraites de la préface d'*A Rebours* qui corroborent, trop modestement, cette appréciation :

« Ce livre de *Là-Bas* qui effara tant de gens, je ne l'écrirais plus, maintenant que je suis redevenu catholique, de la même manière. Il est, en effet, certain que le côté scélérat et sensuel qui s'y développe est réprouvable...

« Je crois cependant, qu'en dépit de ses démences cérébrales et de ses folies alvines, cet ouvrage a, par le sujet même qu'il exposait, rendu service. Il a rappelé l'attention sur les manigances du Malin qui était parvenu à se faire nier; il a été le point de départ de toutes les études qui se sont renouvelées sur l'éternel procès du satanisme ; il a aidé, en les dévoilant, à annihiler les odieuses pra-

tiques des goéties, il a pris parti et combattu très résolument, en somme, pour l'Eglise contre le Démon. »

Oui, ce livre a été, en certains cas, un bon instrument de combat ; car, s'il n'est pas l'œuvre d'un apologiste rigoureusement ordonné, il est d'un remueur d'âmes. C'est par cette forme psychologique de l'apologie, que *Là-Bas* devient une sorte de batterie qui, braquée sur des êtres embastillés d'erreurs, cuirassés de vices, bétonnés d'utopies matérialistes, peut les entamer, les ébraser, les démanteler de fond en comble. La bombe d'*En Route* n'a plus qu'à volatiliser, en une suprême explosion, les dernières assises de l'erreur, bouleverser le sol des consciences, tracer dans un terrain pacifié, à l'aide du soc de ses phrases tranchantes, des sillons que le divin Laboureur n'a plus qu'à ensemencer avec le bon grain de Sa parole

et à féconder sous l'averse salutaire de Son sang.

Oui, Huysmans a eu grand raison de donner intacte au spectateur impartial l'œuvre de toute sa vie.

Les ombres de sa première œuvre, très nettes, très délimitées, étaient nécessaires pour faire ressortir la pleine lumière de la deuxième qui resplendit de Foi et d'Amour de Dieu. Le bien et le mal ont été, de la sorte, tellement départagés, que l'hésitation n'est pas possible ; pour tout lecteur loyal et qui a le courage de penser librement, il faut emboîter le pas à Huysmans, s'attacher à Dieu.

II

Pourquoi Huysmans converti n'a-t-il pas modifié son style ?

Pourquoi l'aurait-il modifié ?

Ce style a-t-il jamais revêtu des allures criminelles ? Alors même qu'il serait discutable dans l'emploi de certains mots ou la tournure de certaines phrases, peut-il faire soupçonner la bonne foi d'un homme qui n'a attaqué la Foi, la morale et la discipline ecclésiastique, pas plus dans *les Foules de Lourdes* que dans ses autres ouvrages catholiques ?

Oh ! certes ! Je compatis bien volontiers à la frayeur de ces gens qui n'ont jamais vu tourner que la sempiternelle noria dont les monotones godets débitent l'eau claire et fadasse d'une langue qui s'épuise, en rabâchages, depuis trois siècles, et qui sont brusquement saisis à la gorge par les virulences dénuées d'obséquiosité du style de Huysmans. Il suffit, généralement, de rassurer ces capons. Sans doute certaines expressions sont poussées, ainsi

que certaines images, jusqu'au raffinement et aboutissent parfois à la préciosité : préciosité qui épice au lieu d'affadir !... Mais cette préciosité n'est point le fait d'un décadent ; n'en déplaise aux amateurs de béatilles et aux pions adonisés. Huysmans a flétri le charabia télégraphique des décadents dans une page de *Là-Bas* citée plus haut. Il ne se considérait donc pas comme tel. Son témoignage serait, sans doute, critiquement nul si des faits ne l'appuyaient pas.

Or, le premier des faits s'énonce ainsi : qu'est-ce qu'un décadent ? Le dictionnaire répond ceci :

« Décadents. — Artistes ou littérateurs qui se complaisent dans les raffinements plus ou moins morbides de la sensibilité et du style, et qui tirent leur gloire de sa perversion. »

Le style de Huysmans est-il perverti ?

Sa sensibilité est-elle morbide ?

A la seconde question la réponse n'est pas douteuse quant à sa première œuvre. Mais encore faut-il observer que les raffinements cérébraux d'*A Rebours* et de *Là-Bas* provenaient uniquement d'une crise d'âme suraiguë. Ils prouvent qu'en dehors du catholicisme il n'y a pas de remède à la décadence mentale, à la délectation morose. L'enseignement de l'œuvre totale de Huysmans s'épanouit dans cette constatation.

Quant à la perversion de son style, c'est une autre affaire ; car enfin, il ne faut pas confondre incorrection et perversion. Or, le fini érudit du détail et la trivialité voulue de quelques termes ou comparaisons ne sont pas le fait d'un décadent. On pourrait plutôt reprocher à ce style rudânier et sanguin, presque apoplectique, de pécher par excès de santé.

Huysmans ne connaissait, en linguistique, qu'une règle absolue : celle de la pensée qui exige que toute idée soit exprimée clairement, selon la nature du tempérament de l'artiste. C'est pourquoi il usait, pour colorier ses images, de tous les mots les plus significatifs : cet usage n'est pas pervers, que je sache...

On m'objectera que Huysmans professait une admiration sans bornes à l'égard de Verlaine qui était, lui, un décadent avéré.

D'abord, Huysmans n'était pas infaillible ! De plus, le sens poétique lui faisait défaut. Il ne comprenait pas que le principal mérite des vers consiste dans la succession de rythmes très marqués, bien scandés, mais il savait fort bien que l'implacable régularité de la métrique et de la rime amène fatalement le remplissage et la banalité. (Qu'on me

cite, si l'on peut, une seule pièce de Molière ou de Racine qui soit exempte de bouche-trous !)

Huysmans voulait donc que le vers fût libre, très libre. Mais alors, ce qu'il voulait, ce n'était plus du vers !... Le vers est et doit demeurer le bijou correct, la parure fignolée, rare, de la langue. Et, comme tel, je l'abomine quand il se délaie au cours d'un ouvrage entier ou quand il sert d'armoire à jouets aux fils de Mme Rostand. La beauté d'une femme ne serait pas rehaussée, que je sache, par un enroulement de chapelets de perles et une chamarrure de bijoux qui lui couvriraient entièrement le corps... Un discret diadème, de très légères boucles d'oreilles, un collier pompéien autour du cou, une agrafe, de rares bagues, un ou deux bracelets constituent le maximum de parure, passé lequel une femme cesse

de charmer. La charger davantage, c'est la muer en une parvenue, épouse de quelque marchand de cochons de Chicago, c'est agir ainsi que les épiciers de la poésie, les raccommodeurs de vers cassés qui relient péniblement, à l'aide du conglutinatif de leurs remplissages, les éclats de leurs idées.

Huysmans pouvait-il modifier son style ?

On ne change pas de style à volonté quand on est Huysmans. Son style est le reflet de son caractère ; il en est la transpiration, si j'ose dire. Or, on ne change pas de caractère sur le tard, même à la suite d'une conversion.

Admettons pourtant que cet homme, fabriqué tout d'une seule pièce, eût été assez souple de tempérament pour que la Grâce bouleversât son style. Qu'en fût-il résulté ? L'avortement partiel du

mouvement catholique qui se propagea dans le monde des incroyants ! La conversion de Huysmans lui fut apparue sous le jour d'une manifestation curieuse, intéressante, captivante même, mais nullement convaincante, de l'évolution littéraire d'un réaliste en veine de nouveauté...

Pour mon compte, je trouve que les exagérations et les outrances de son style ont fait de Huysmans un écrivain très complet, aussi varié que la Nature qu'il a toujours prise pour modèle. Examinez, en effet, la manière d'écrire des littérateurs décents aussi bien qu'incongrus. Ils ne travaillent jamais sans le secours d'un tamis. Après y avoir jeté le vocabulaire, ils l'agitent vivement. Le sable ténu et léger des mots délicats et fins passe à travers les mailles, tandis que le gravier pesant des mots grossiers et brutaux est retenu

par le treillis. Quand le tri est terminé, les fins littérateurs puisent dans le sable qui est tombé à terre, et ils en retirent une quintessence lexicographique. Les autres placent à côté d'eux leur tamis et puisent, parmi le gravier, les forts et gros mots. Huysmans, lui, ne sépare pas ce que le Créateur a uni ; il adapte, selon la nature de ses descriptions, les mots à leur fonction...

Il a ajouté, c'est vrai, des mots nouveaux, mais si peu qu'on doit, je crois, les lui pardonner ?...

Et puis, le propre de la littérature n'est pas de s'exprimer uniquement en beauté, elle doit, avant tout, parler le langage de la vérité. C'est ainsi qu'en s'arrêtant devant la devanture d'un magasin de statues religieuses qui sont ridicules, grotesques ou laides, Huysmans ne pouvait pas dire qu'on y vendait des objets de piété ? Non. Il dût

infliger à cette mascarade de la divinité, une épithète qui la différenciât de l'art véritablement chrétien. Le mot « bondieuserie » lui parût tout indiqué pour étiqueter cette sorte d'effigies. Ce mot fût pris dans une acception, non pas hostile, mais méprisante ; et ce n'est pas Dieu qui fût méprisé, mais des images qui ne le représentaient pas.

Quelle que soit donc la répugnance qu'on puisse éprouver à la lecture de certains termes ou à la vue de certaines images, il faut reconnaître que, dans l'œuvre de Huysmans, on se promène toujours au grand air du bon Dieu ; les citadins et les campagnards, les perspectives des rues comme les sites agrestes, tout cela est décrit avec une telle bonne foi, un tel souci d'exactitude, que les agressions du style désarment et finissent par captiver ; les épithètes sont si bien appropriées aux objets ou aux

gens qu'elles désignent, qu'on n'éprouve plus le besoin de les éplucher... à moins d'être, par goût, chiffonnier de lettres... Qu'on se souvienne donc, toujours, de cette parole de saint Jean Chrysostome : « Si vous voulez vous renfermer dans les bornes d'une froide décence, vous ne parviendrez pas à toucher l'auditeur ; pour l'émouvoir fortement, il faudra lui dévoiler les faits dans toute leur nudité et sans aucune réticence. » Voilà qui justifie toutes les audaces d'*En Route !*

Et puis, entre nous, ne vous semble-t-il pas que ce soit le fait d'un névrosé que de ne pouvoir endurer un récit qui décrit l'état pitoyable ou malsain d'une foule d'éclopés ? N'est-ce point le fait d'un esprit tatillon, jaloux et querelleur que de ne pouvoir reconnaître le côté cocasse d'une troupe de pèlerins et l'horreur de monuments élevés par des

sous-maçons? Ce n'est pas l'écrivain qui a vu placidement les choses telles qu'elles sont qui est un détraqué, c'est celui qui se trouve incommodé par la description ponctuelle et grouillante de vie et de vérité qu'on lui en fait!

On peut objecter encore que Huysmans pouvait éviter de traiter les sujets qui *hèlent* l'expression triviale.

Pourquoi ne lui a-t-on pas conseillé de changer de cervelle!...

III

Un livre, tel les *Foules de Lourdes*, était-il opportun? M. le chanoine Rousseil répondra pour moi. Voici un extrait de son livre : *les Splendeurs de Lourdes*, ouvrage approuvé par Monseigneur l'évêque de Tarbes*.

* Ces pages sont extraites du chapitre intitulé : *Campagne infernale*, cf. 169 à 177.

« Béni soit le ciel d'avoir voulu consoler de Zola les amis de Massabielle en leur donnant Huysmans ! Le moyen, au cours de nos esquisses, de ne pas saluer avec une reconnaissance émue cette figure de virtuose de l'Art que la sincérité mit sur le chemin de l'apologétique et qui, avant de « souffrir » si terriblement son œuvre de mysticité chrétienne, voulut la synthétiser d'une façon magistrale autant que courageuse dans ses *Foules de Lourdes* ?

« De lui aussi ce sensationnel volume devait être le dernier ; comme, si dès qu'il s'agit de la Madone, après Elle, dans le dithyrambe aussi bien que dans le blasphème, il n'y doit avoir plus rien ! Le culte de Marie consomme tout bien sur la terre, de même, hélas ! que la haine de Marie est déjà dès ce monde un sceau d'éternelle réprobation.

« Quoi qu'on ait pu dire de certains détails secondaires dont je ne prétends pas louer certes absolument l'à propos, mais qui peuvent sembler assez naturels au génie de l'auteur, comment nier que l'ouvrage en question aura été, à son heure, mieux qu'un beau livre, un bon livre, tel qu'il le fallait

alors au boulevard de Paris, pour lequel surtout on l'avait écrit et vécu ? C'est précisément parce qu'il venait de *Là-bas* — de bien loin donc, avec tant de tares mal décortiquées encore — que l'ancien convive des soupers de Médan a pu être un vengeur doublement autorisé — et par sa valeur et par ses antécédents — l'anti-Zola (si l'on permet) des débuts du xxe siècle, positiviste, réaliste, naturaliste tant qu'on voudra pour ce qui est de la forme, mais si croyant et si fervent et si militant quant au fond ! Car en ce terrible frondeur de toutes les mesquines sentimentalités comme de toutes les fausses esthétiques, il y a un vrai mystique, oui, qui sur les rives du Gave tressaille et nous fait tressaillir à tous les souffles du divin. J'accorde encore un coup qu'avec ses trop inévitables inexpériences de néophyte il n'ait pas toujours saisi de *l'âme de Lourdes* les palpitations les plus délicates. Polyeucte n'argumentait pas en théologien, ni ses termes mêmes n'avaient pas tout le temps la correction orthodoxe que leur eût donnée un vieil ascète. Quel champion du Surnaturel en général, des miracles en particulier, il y a quand même chez ce maître écrivain, indé-

pendant jusqu'à la sauvagerie, raisonneur jusqu'à la subtilité, cru jusqu'à la platitude, mais d'autant plus fort que partout il nous apparaît un vaincu de l'évidence autant que de la grâce ! Aussi, est-il impossible de sortir de ces pages (avec quelques préventions qu'on y fût entré) sans se dire : « Le Merveilleux n'est donc vraiment pas aussi enfantin qu'on l'assure, puisque un intellectuel de ce calibre a fini par y trouver le repos de la pensée et les délices du cœur. »

« Or, était-ce un mince service celui-là de faire voir à une génération apostate que l'on peut être homme d'esprit et croire aux miracles ? Dans ce sens, je n'hésiterais pas à soutenir que Huysmans lui-même a été une sorte d'instrument providentiel, pris au bon moment, pour confondre et dérouter les académiques ou scientifiques ennemis de la Grotte mystérieuse. Eh ! ne serait-ce pas aussi pour cela que la douce Madone de Bigorre sur laquelle il a écrit de si jolies, de si dévotes choses l'a guéri deux fois de suite : de la cécité morale d'abord ; puis, afin que l'illuminé de Notre-Dame pût à son tour illuminer les autres, de la cécité physique ? Trop peu connaissent ce second prodige que

le bénéficiaire a, du reste, raconté lui-même. Il vaut bien pourtant — étant donné le héros — ceux qu'a célébrés et mis hors de conteste sa prose inimitable. A l'heure donc où il ne manquait aux « Foules » que le suprême coup de griffe, voilà que, dans ce haut logis de la rue de Sèvres, une soudaine et cruelle ophtalmie vint tout suspendre. Étendu sur un lit de douleur, au fond de la chambre obscure où brillait seulement une discrète veilleuse, devant une icône médiévale de la Mère de Dieu, notre pauvre Joris-Karl était désormais absolument incapable de rien lire ni écrire, priant, méditant, souffrant et adorant avec soumission — non sans griller force cigarettes — les divins vouloirs, lorsque, un soir de Pâques, la vue lui revint tout d'un coup, excellente, parfaite ! Son docteur en resta confondu. « Etrange ! étrange !! » c'est tout ce qu'il sut dire. Huysmans, lui, trouva que c'était surtout miséricordieux. De suite, en action de grâces, il se remit à l'œuvre, à son œuvre capitale, celle pour laquelle il devait avoir été taillé tout exprès et miraculé par surcroît.

« L'apparition de ces pages, vers lesquelles était tendue depuis si longtemps la curiosité

publique, fut enfin un événement religieux autant qu'un festin littéraire. La société de toutes les élégances, qu'avait intoxiquée le poison zoliste, se ressaisit à cette pâture appétissante où la saveur du dogme se mêlait si agréablement avec on ne savait quels arrière-goûts du siècle, et tout le monde alla en Huysmans au grand profit de la Vierge qui, par son abracadabrant apôtre, multipliait ses conquêtes.

« Le dessein de l'auteur, je le répète, était de laver le Surnaturel des ineptes attaques d'une certaine science ; et cela moins encore en dissertant avec elle selon l'esprit de la méthode contemporaine qu'en l'étalant, lui, j'allais dire qu'en l'épluchant et en le disséquant sous le regard du sens commun, justement convaincu avec Joseph de Maistre que Dieu se prouve mieux par quelques-uns de ses « à-coups» stupéfiants que par tous les syllogismes d'Aristote ou toutes les inductions de Bacon.

«L'histoire de Lourdes, l'affluence des multitudes, la liturgie des sanctuaires, la symbolique chrétienne elle-même y sont brossées aussi avec une simplicité et une exactitude de quatrocentiste. Comme on sent une âme éprise d'idéal à travers les ingéniosités que

lui suggèrent la prière ou le culte dans leurs expansions multiformes ! Avec quel pinceau, souvent plus large et toujours plus sincère que celui de son impur maître, il sait également peindre les spectacles sans cesse renouvelés des agglomérations humaines ! Sur l'esthèse catholique, sur la symbolique, sur l'hagiographie que de prenantes choses il nous révèle ! Oh ! si Zola était tout le contraire d'un artiste, on sent bien partout ici, en vérité, que son disciple fut cela dans la force du terme. Mais ce qui le tient en haleine principalement, ce sont ces cures, ces déconcertantes cures dont, ayant eu l'honneur d'en être le témoin oculaire, il est heureux de se constituer, à sa façon, devant son siècle, le peintre autant que l'historien, le critique non moins que l'apôtre.

« N'est-ce pas qu'après un pareil travail le littérateur eut bien raison de brûler tout ce qui lui restait d'ébauches profanes, à l'instar de ces vieux trouvères moyenâgeux, ses frères, qui, las de liesses et de violences, pris de repentir, avant de trépasser, se mettaient, dit-on, à chanter les laudes de Madame Sainte Marie et ne voulaient plus rien savoir d'ici-bas ?

« Beaucoup aura été pardonné certainement au Panégyriste de la onzième heure, qui, depuis que l'affola la laideur sous toutes ses faces terrestres, se replia si carrément vers l'idéal céleste. Sur cette voie nouvelle dont les brillantes étapes s'appelèrent *En Route, la Cathédrale, l'Oblat, Sainte Liwine de Schiédam,* il finit — pour notre joie et notre édification — par rencontrer enfin Jésus aux bras de la Vierge-Mère parmi les *Foules de Lourdes ;* et, ce jour-là, il dut y avoir une grande joie parmi les anges du ciel.

« Dès lors, pourquoi nous scandaliserions-nous, encore une fois, plus que de raison, d'un certain naturalisme ? Cela, notre styliste l'avait dans le sang. L'éducation, le milieu, les orages de la vie ne purent que l'accentuer encore. Est-ce un péché irrémissible et faut-il donc écrire à notre époque comme au temps de Massillon ou de Pascal ? D'ailleurs, c'est à une semblable tournure d'âme — il serait injuste de l'oublier — que Huysmans dut cette langue à la fois méticuleusement travaillée et très insouciante des conventions qui répondait à ses nerfs, à ses goûts, à ses caprices de décadent raffiné, mais aussi, redisons-le, à son public spécial, lequel n'eût pas

supporté autrement la plaidoirie du miracle. Tant mieux donc, somme toute, que ce vrai Flamand — autrement inspiré à tous égards que l'outrancier Vénitien qui n'eut de français ni l'esprit ni le cœur — ait apporté comme cela à la prose de chez nous et à notre christianisme lui-même le tempérament de sa race dont le souci fut toujours, on le sait bien, de peindre à la loupe, mais avec un scrupule infini et une vérité implacable. A force d'avoir été laminé, ciselé, ce style des *Foules* est devenu le métal étonnant auquel rien ne ressemble, qui en étincelant à l'intelligence du lecteur échauffe son cœur aussi et s'enfonce pour la conquérir jusqu'en la volonté même. Je connais des âmes qui sont sorties croyantes de ce volume par le sentiment, j'allais dire par la sensation du divin qu'elles y avaient subie.

« Pauvre des Esseintes ! N'est-ce pas là son meilleur éloge ? Lui qui jadis, hélas ! en avait été à interpréter l'infâme satanisme, le voilà, métamorphosé par un sourire clément de la Dame très pure, méritant de chanter à la face de ses contemporains stupéfiés et séduits les éternelles miséricordes de cette Mère du Christ, port radieux

de toutes les humaines repentances ! Aussi, quand l'auteur nous montre, avec sa terrible maëstria, des ulcères et des cancers se fondre comme par enchantement sous la main bénissante de la clémente Femme, il me paraît que tout cela n'est rien au prix de la guérison du chancre spirituel dont il a été délivré lui-même à Massabielle. Quelle date donc pour Lourdes que celle où ce « sujet » monstrueux chez qui tout se mélangeait — la corruption insane et d'irrésistibles élans vers la continence, la négation truculente et de sublimes extases, des blasphèmes énormes et des ferveurs dignes de nos plus glorieux pénitents — devint de la sorte l'objet du plus beau des prodiges ! Quiconque aime l'antre béni, officine de tant de conversions anonymes, ne peut que se réjouir deux fois de cet exploit principal de la Madone très suave, à l'exaltation de qui il était bien juste dès lors que notre illustre « rescapé » dédiât ses ultimes écritures comme l'ex-voto, ému et empoignant, de sa retentissante délivrance..

« Ajouterai-je qu'ainsi touché par Marie, Huysmans en resta tout transfiguré, s'éveillant, de dilettante, un contemplatif ; et, d'amateur, un fervent ? Comme si avec l'Es-

prit nouveau lui avait été infusé le sens théorique et pragmatique du Beau chrétien ? Qui donc aura mieux parlé que l'auteur des *Foules* des grandeurs de l'oraison, des arcanes de la vie illuminative ou même unitive, de la portée sociale aussi des épreuves, de la seconde rédemption enfin par la douleur ?

« Petit dommage assurément que, gardant toujours, non par pose certes, mais par conscience, son précédent genre de gaillardise audacieuse, il ne recule ni devant les lazzis irrévérencieux à l'endroit de vénérables personnes ou choses qui y prêtent peut-être bien un peu, ni devant d'âpres censures vis-à-vis de nos petits arts ecclésiastiques ou de nos rituels parfois trop modernisés ? Cela, je le répète, c'est le « vieil homme » que ne supprime pas la grâce en venant s'ajuster à la nature. Celui qu'il m'est si doux de réhabiliter ici pour l'amour de l'Almâh expia assez du reste ces excès de caractère par les railleries et les invectives qu'il déchaîna au pays de l'incrédulité imbécile, plus encore peut-être par le soupçon de comédien qu'il mit à la pensée de plus d'un de ses nouveaux coréligionnaires en atten-

dant qu'arrivassent bientôt, trop tôt, les agonies suprêmes.

« Quoi qu'il en soit, pour ce qui concerne Lourdes, *Huysmans se leva, peut-on dire, comme une lumière des plus opportunes en pleine campagne infernale ;* car, enfin, on ne se lasserait pas de le répéter, au prestige de son immense et incontestable talent le néo-apologiste avait à ajouter celui d'une longue expérience personnelle. Quand il traite des mystères surnaturels avec cette conviction et même cette onction traversée de gros mots, comment ne pas croire un témoin qui vient de si bas ? Allons, n'est-ce pas qu'il fallait à l'Immaculée cet agnostique, ce luxurieux, ce démoniaque mué soudainement en confesseur et même en martyr ?

« Tant pis pour Zola si, ayant pu être cela, tout cela, il aima mieux, sous l'aiguillon de la convoitise et de la superbe, tournant le dos aux avances de la miséricordieuse Vierge, rester désespérément le Stercoraire, qui, après n'avoir laissé que du fumier dans son sillage, voulut, par un comble d'impudeur surhumaine, souiller la plus resplendissante œuvre de Dieu : sa Mère * ! »

* Je me suis inscrit en faux contre la *décadence* de

L'opinion de M. le chanoine Rousseil étant admise, ne peut-on pas objecter que Huysmans a eu tort d'appuyer, comme il l'a fait, sur l'incapacité du clergé en matière d'art, dans *les Foules de Lourdes?*

Pour mon compte, j'estime qu'il faut toujours saisir le taureau par les cornes... Mais le public est moins radical dans ses idées. Je vais donc lui donner, d'abord, une preuve de cette absence de souci des convenances qui caractérise certains membres du clergé, et qui confine presque à une absence de sens moral, en matière d'art. — Insouci qui produit sur les laïcs des effets dont j'analyse plus loin l'une des manifestations.

Voici, d'abord, un texte d'affiche que j'ai recueilli dans une ville d'eaux.

Huysmans. La façon dont les excellentes idées de M. le chanoine Rousseil sont exprimées, enlève à son appréciation, — quant à cette question — tout son poids.

MESSE PONTIFICALE

Lundi 13 avril 1908

à 10 heures du matin

En l'Église Notre-Dame de B...

AU PROFIT DES

ŒUVRES PAROISSIALES

sous le haut patronage de

S. A. R. Mme la Comtesse de C...

et sous la Présidence de Monseigneur l'Évêque

AVEC LE GRACIEUX CONCOURS DE

L'Orchestre du Casino Municipal

sous la direction de M. LOUIS LAPORTE

Chef d'orchestre des Concerts Colonne

DE

M. F... Maître de Chapelle à N.-Dame de B...	Mlle M. G... SOPRANO
M. P... TÉNOR	Vte JEAN DE M... BARYTON

et de la Maîtrise

Prix du Billet : 10 fr.

On trouve des Billets chez M. le Curé, 7, rue B... — A la Sacristie.
M. M..., 57, rue F.-F... — M. B..., 49, rue d'A...

Les noms propres sont indiqués par les initiales seules, car je ne poursuis pas un but de polémique. L'original de cette affiche est à la disposition des incrédules.

Ai-je besoin de faire remarquer au lecteur que cette messe outrageante fut célébrée peu de temps après que Pie X défendit d'assimiler les offices religieux à des réunions publiques ? Elle va plus loin, cette messe ! Elle endosse les allures d'une représentation de Casino ! Et quelle inconvenance d'avoir donné la prépondérance typographique à une Altesse royale et d'avoir relégué la fonction épiscopale dans le mince appareil de caractères minuscules !

Et, pourtant, le curé qui organisa ou autorisa cette entreprise, prêche avec une concision, un tact, un à-propos, une fermeté et une piété que j'ai très rarement rencontrés, ce qui ne l'em-

pêche pas, on le voit, d'ignorer les usages élémentaires des convenances en matière d'art ecclésial *. Où les aurait-il appris puisque les programmes des séminaires semblent oublier que le prêtre doit passer sa vie dans le monde...



Je me souviens, d'autre part, d'avoir assisté, à Tours même, à une messe solennelle dont les solis furent diaboliques.

* Voici un texte de Pierre Lalo, le critique musical du *Temps*, qui ne manque pas d'actualité.

« Il règne dans le monde ecclésiastique un esprit déplorable d'inimitié contre la musique véritablement religieuse, contre la musique grégorienne et palestrienne. Passe encore pour les maîtres de chapelle, tous ou presque tous sont compositeurs de leur métier, fournissent de matière musicale leur paroisse et les éditeurs, ils détiennent le monopole de l'art religieux, leurs produits seuls occupent le marché ecclésiastique ; ils écoulent régulièrement leurs *Libera*, leurs *Pie Jesu*, leurs Offertoires au Chœur, à l'orgue ou à la Tribune ; ils ont le privilége d'inonder la catholicité des produits d'un art sans piété comme

Exécuté par une femme, le solo du *Kyrie* avait une telle puissance de suggestion qu'instinctivement je tirai mon calepin de ma poche et je *phonographiai* ce que j'entendis.

La voix de cette femme, assez mince, mais suffisamment nourrie, s'étendait, d'abord, en s'étirant, sur le matelas

sans beauté... Mais le clergé ? D'où vient ce goût abominable, ce goût scandaleux, ce goût opiniâtre et diabolique qu'il a pour la musique de théâtre, pour la musique de concert, pour la musique de salon, pour toute musique enfin, hors la musique d'Église ? Ce qu'il préfère pourtant à toute chose, ce qu'il aime d'une passion ardente et invincible, ce sont les airs d'Opéra ; ce qui lui plait, c'est qu'on chante l'*Agnus Dei* sur la musique de « Salut, demeure chaste et pure », ou qu'on adapte au trio de *Faust* les paroles de l'*O Salutaris*. Tout au moins, s'il supporte des morceaux composés pour l'Église, il faut que le caractère, le style et la forme de ces morceaux, soient ceux des airs d'opéra. Il faut que ce soit des soli ; et le solo est en tout contraire à l'esprit du sanctuaire. Par son égoïsme, par sa personnalité, par sa vanité, par son ambition, par l'idée d'effet individuel qu'il porte en lui, il est théâtral et non pas religieux ; il introduit le cabotinage dans le temple ; et le solo instrumental est aussi profane que le solo vocal. » (*Temps* du 13 avril 1909.)

moëlleux et dru d'un violoncelle, puis elle susurra, en de doux tremblements, des chatteries, en appuyant sa tête sur l'oreiller amoureux des violons. Et, sur ce lit sonore, l'on voyait la chair satinée de cette voix un peu blanche, se contourner en des lignes prometteuses, s'ombrer dans des creux de fossettes... Le solo du *Gloria* accentua la suggestion... La voix disparut dans les draps chauds du quatuor, puis, brusquement, elle les rejeta, d'un geste volontaire, et se dressa, nue, semblant lancer un défi à l'auditoire qui, affriolé, se retourna... pour voir... Mais le quatuor avait été ramené sur la voix, et, maintenant, elle était enveloppée de telles caresses, de telles étreintes, qu'elle s'essouffla en râlant, s'effaçant par moments ainsi que des yeux sous des battements de paupières ; elle se pâma en des langueurs qui se précisaient avec tant de subtilité

que je lançai une pensée de reconnaissance au chœur qui coupa net, de ses cris furieux, la symphonie d'amour charnel qui allait aboutir...

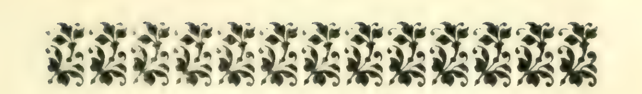
Mais ce ne fut pas tout ! Après l'Elévation, cette voix refit une entrée en scène, et ce fut une tout autre représentation. Plus provocante que jamais, vêtue... des touches lumineuses des instruments, elle exécuta une danse du ventre effrénée, se désarticulant, se désossant avec toute l'indécence que peut apporter une voix dans un tel exercice. Ah ! à ce moment, au fond de l'église, je me suis levé, bondissant de mon prie-Dieu et, lançant toute ma volonté vers l'autel, vers la table du sacrifice, véhémentement, j'ai demandé pardon à Notre-Seigneur, au nom de l'art, au nom de la musique, au nom de tout ce qu'Il nous a révélé de beau, de noble, de propre, de pur, de

ce sacrilège vocal polluant le Saint-Lieu !

Qu'on n'accuse pas mon imagination d'incongruité. Un abbé vint me demander, après cette messe, si je ne trouvais pas que la voix de la soliste avait été bien capiteuse. Cet abbé avait, volontairement, l'ouïe chaste...

Je ne sais pas comment le curé apprécia cet érotisme antiliturgique. Il a certainement dû souffrir dans sa piété...





IV

Il n'est pas utile de disséquer, ici, *les Foules de Lourdes.* Je ne voudrais même pas qu'on pût croire que j'ai songé, un seul instant, à prendre la défense d'un ouvrage qui porte la victoire dans ses feuillets.

Avant d'émettre les quelques réflexions que le chapitre de la laideur me suggère, il est utile de remarquer que Huysmans n'a pas eu l'intention de faire des *Foules de Lourdes* un livre studieusement et correctement construit. Dans son avant-propos il l'a

présenté comme étant un recueil de « croquis et de notes » qui se succèdent pittoresques et imprévus, corroborant le titre de l'ouvrage ; c'est une bousculade de réflexions, une cohue de descriptions qui insufflent, à chaque page, l'extraordinaire intensité de vie des pèlerins dont l'existence se concasse dévotieusement à Lourdes.

Il convient aussi de songer que Huysmans se soucia beaucoup moins de fignoler un beau livre que de se préparer à une fin, qu'il pressentait prochaine, grâce à un zona très douloureux qu'il considéra tel qu'un avertissement d'En-Haut : « La Sainte Vierge, disait-il, m'éprouve pour que je parle d'Elle en termes encore plus aimants. » J'ajoute qu'il ne demanda pas sa guérison, ni à ce moment, ni quand le mal qui devait l'emporter fut déclaré.

En tous cas il écrivit son livre sans

cesser, une minute, de prier la Vierge dont il parla toujours, mais surtout dans *l'Oblat*, en termes si fervents !

« Ah ! Seigneur, poursuivait Durtal, certainement, lorsque j'invoque votre mère, j'oublie à ce moment ses souffrances et ses liesses ; je ne vois plus qu'une mère à moi à qui je dis ce que je pense, à qui je raconte mes petites affaires, que je supplie de me tirer, moi et ceux auxquels je tiens, des mauvais pas ! Mais quand, sans avoir rien à lui demander, je songe à elle qui m'est si présente, si vivante, *que je ne saurais vraiment passer deux heures sans me la remémorer*, je me la figure toujours inquiète et tribulée... »

Huysmans a vu partout de la laideur à Lourdes, a-t-on dit ; il a dénigré les basiliques sans se donner la peine d'indiquer par quels chefs-d'œuvre issus de son imagination il aurait voulu qu'elles fussent remplacées.

Qu'on lise *la Cathédrale...* et le reste !

Admettons cependant que, de parti pris, il ait plus été frappé par la laideur que par la beauté, à Lourdes — Je pense que je suis très large ! L'artiste chrétien n'a-t-il pas reçu du ciel la mission de combattre la laideur ? Pour la combattre efficacement, ne doit-il pas la déloger, d'abord, de tous ses repaires ? En admettant donc que Huysmans n'ait rien écrit de bon sur Lourdes, — et cela est archi-faux ! — il aurait encore ouvert les yeux aux catholiques ; ce ne serait pas un médiocre résultat...

Mais il est un point sur lequel il n'a peut-être pas appuyé assez fortement : la laideur sacrilège de l'art religieux consiste moins dans la difformité des lignes d'une statue que dans sa banalité. Le triomphe de Satan

éclate insolemment lorsque le Sacré-Cœur répond au signalement d'un calicot ou d'un garçon coiffeur, quand le visage de la Vierge s'affadit dans les traits mous d'une demoiselle de magasin et quand Jeanne d'Arc traduit l'inexpression d'un mannequin de la rue de la Paix, se profilant dans la cathédrale de Reims, telle une gravure de mode pour fêtes historiques. Le but est, alors, atteint. La divinité et la sainteté sont rabaissées au niveau de la masse ; Notre-Seigneur, la Vierge et les Saints deviennent des êtres quelconques et vulgaires à qui l'on est tenté de demander des échantillons et des prix plutôt que d'implorer de la ferveur et des grâces. Sans la convention de leurs attitudes et de leurs vêtements, toute prière faite devant de telles images, semble effluer un parfum d'idolâtrie. Quand les prêtres et les fidèles le comprendront-ils ?...

Analyser le magistral chapitre de la laideur équivaudrait à le citer tout entier, tant il est abondant dans sa concision. Je me borne à y pêcher quelques paragraphes typiques. Il commence ainsi :

« La laideur de tout ce qu'on voit ici finit pas n'être pas naturelle, car elle est en dehors des étiages connus ; l'homme seul, sans une suggestion, issu des gémonies de l'au-delà, ne parviendrait pas à déshonorer Dieu de la sorte ; c'est, à Lourdes, une telle pléthore de bassesse, une telle hémorragie de mauvais goût que, forcément, l'idée d'une intervention du Très-Bas s'impose. »

On ne peut déshonorer Dieu, dira-t-on.

Aussi Huysmans veut-il dire que Dieu est déshonoré *aux yeux des gens*, par les images indignes qui essaient, en vain, de le représenter... Voici

d'ailleurs des lignes qui précisent son idée :

« L'art est un don particulier que l'homme emploie à sa guise, bien ou mal, mais qui n'en garde pas moins, si profane qu'il soit, le caractère divin d'un don. Il est, sous des apparences variées, qui atteignent l'âme et affectent les sens, la reproduction du beau unique et multiforme comme la divinité même qu'il représente un peu, dans son faible miroir, car le Beau infini, inaccessible à l'être déchu, est identique à Dieu même.

« Et Lamennais, qui se sert de termes à peu près semblables pour définir l'art, conclut : « Le Beau, tel que l'homme peut le reproduire dans son œuvre, a une nécessaire relation avec Dieu. »

« Or, s'il en est ainsi, le contraire est également exact, et le Laid est, lui aussi, en une nécessaire relation avec le Démon ; il en est le reflet, comme le Beau est le reflet de Dieu.

« Il est donc évident que l'on attribue à Satan ce qui est dû au Christ, lorsqu'on portraiture Jésus et la Vierge en d'immondes images : l'on fait, dans tous les cas, son jeu ; l'on pratique, en quelque sorte, un acte de

magie noire en rendant hommage au maudit lorsque, renversant les rôles, transformant en effigies infernales les effigies divines, l'on dispose, pour sa joie, les ridicules personnages usités dans nos chemins de croix.

« La laideur, l'atechnie, l'inart, dès qu'ils s'appliquent à Jésus, deviennent fatalement, pour l'homme qui les commet, un sacrilège.

« La plupart des catholiques, heureusement pour eux, ne savent ce qu'ils font, car l'esprit du Mal use de prémotion et ne révèle pas, à ceux qu'il incite, ses desseins. Il se borne à utiliser la vilenie de la nature humaine et son peu de foi ; il agit par l'intermédiaire des curés des campagnes et des villes qu'il aveugle, et dont il accroît la vulgarité native du goût ; il s'installe à demeure pour les servir, dans les officines du quartier Saint-Sulpice, et là, il inspire ces tenanciers de la prostitution divine et organise, avec leur concours, le carnaval de la Jérusalem céleste, la chienlit du Ciel. »

Remarquez que ces expressions vives et imagées n'attaquent que la trop réelle laideur, le grotesque achevé de

ces statues infâmes qui garnissent les devantures des cagotiers bien connus. Et quand Huysmans ajoute : « Ah! si l'on exorcisait ces ateliers de bondieusarderies, ce qu'il en sortirait de larves! » on serait sans doute fort étonné de reconnaître la justesse de cette affirmation. Ce n'est pas, en effet, l'amour de Dieu qui guide ces mercantis, mais bien la passion du gain. Ils cherchent ce qui se vend le mieux, et non ce qui édifie le plus. Huysmans a donc démasqué l'œuvre cachée du démon, et il faut que l'avarie du goût des catholiques soit incurable, puisqu'ils s'obstinent toujours à acquérir, en dépit de tous les avertissements, ces caricatures de la divinité! Si ce n'était jamais que des caricatures!

J'ai vu, en novembre 1908, au coin de la place Saint-Sulpice, un tableau représentant le Christ au désert sous

les traits d'un énergumène, d'un voyou, d'un ignoble alcoolique, qui ferait peur si on le croisait seul, dans la rue, le soir. Et je me rappelai cette parole de saint Basile : « Les peintres font autant pour la religion par leurs tableaux que les orateurs par leur éloquence. » Ah ! cette abjecte peinture confirmait singulièrement la thèse d'un morticole qui a essayé de prouver, dans un livre, que Jésus était fou ! Si je n'avais pas été un croyant, j'aurais conclu, de suite, en contemplant cette abjecte peinture que, décidément, cette théorie est corroborée par les catholiques eux-mêmes. Celui qui a peint et celui qui a vendu une pareille production sont pires que des Judas ; car, si l'Iscariote a vendu son maître, il ne l'a pas défiguré. Eux, ils le vendent après l'avoir défiguré !

N'est-ce pas ce que Huysmans sous-entendait quand il disait :

« Les prêtres devraient y réfléchir et songer aussi combien l'élément juif domine maintenant parmi les débitants d'objets de piété. Convertis ou non, il semble bien qu'en sus de la passion du gain ces négociants éprouvent l'involontaire besoin de retrahir le Messie, en le vendant sous des aspects soufflés par le démon. »

L'avocat du diable qui essaya de justifier ces trafiquants en affirmant qu'ils ont toujours satisfait leur clientèle prouva ainsi que le mal dénoncé par Huysmans était très profond ! En ce qui touche à l'effigie de Notre-Seigneur, ils peuvent s'inspirer, pour couronner les épaules de plâtre ou de métal de leurs statues, de l'effigie que le Christ nous laissa sur le lin de son Suaire. On peut donc, à la rigueur, excuser les catholiques d'avoir accepté autrefois, faute de mieux, les bondieuseries de la rue Saint-Sulpice ; mais, depuis la révélation du Saint-Suaire

de Turin, ils sont impardonnables. Alors que tout homme, même peu tendre, aime à conserver, ressemblants, sinon embellis, des portraits de famille, il se trouve des catholiques qui accueillent avec une basse indifférence l'image de Celui qu'ils disent vénérer plus que leurs proches et leurs amis. Heureusement qu'une Carmélite a reproduit patiemment et minutieusement d'après le Saint-Suaire, les traits de Notre-Seigneur offrant, ainsi, à la dévotion des fidèles, un objet de toute beauté*.

Huysmans a rappelé que le peuple n'aime pas nécessairement la laideur, et il évoque ce qu'il admirait et créait au Moyen Age. Sans doute, la foule a toujours trop aimé le gros effet, la couleur

* L'œuvre de la Fraternité sacerdotale édite cette reproduction (228, boulevard Péreire, à Paris). La librairie Masson, boulevard Saint-Germain, édite de magnifiques héliogravures des clichés du Saint-Suaire.

criarde. Mais une statue dorée, et décorée même à l'aide de tons violents, ne serait point offensante si elle offrait, au moins, une valeur liturgique ; si la symbolique des couleurs était respectée, de même que la virginité des teintes que d'affreux mélanges souillent.

Ah ! à Lourdes, il s'agit bien de symbolique ! Les rampes du Rosaire, représenteraient, dit-on, les bras de la Vierge ! Cette herméneutique, découverte par l'iconomane de *l'Ame de Lourdes*, complète le discours que le démon tient à la Vierge dans le texte de Huysmans. Satan a voulu que la symbolique des édifices de Lourdes fût, elle-même, grotesque ; et c'est ainsi que les bras caricaturisés de la Vierge ressemblent à une gigantesque pince de crabe !...

Huysmans arracha donc violemment le masque du Malin, lorsqu'après avoir rappelé que, dans la cohue des foules,

se donnent de faciles rendez-vous, il ajouta :

« Satan put se réjouir, mais il n'obtenait en somme que des péchés communs, que des fautes inhérentes à la misère humaine ; il ne produisait que des oublis momentanés, que des offenses passagères, que la pénitence efface.

« Il voulut davantage, rêvant de forfaits plus profonds et plus tenaces, et c'est alors qu'il manœuvra sous le manteau de la piété et qu'il instaura le blasphème permanent, en implantant la laideur sacrilège à Lourdes.

« Et c'est par cet atroce moyen qu'il faut divulguer à la fin, pourtant, que le vieux serpent nargue Celle qui lui écrase la tête et la mord quand même au talon ! »

Les critiques, émises par Huysmans dans ce chapitre qui a tant effarouché les admiromanes de l'architecture de Lourdes, s'affirment donc tristement exactes. Que des ignorants en matière d'art ne comprennent point la stupéfiante laideur qui y est accumulée, cela

est naturel ! On y vient pour prier la Vierge, on ne voit qu'Elle, on cherche à humer sa présence sans cesse attestée par des prodiges, et c'est à peine si l'on a le temps de souffrir de la barbarie des édifices... Et, lorsqu'on est rentré chez soi, guéri momentanément, au moins, de quelque vice, après avoir emmagasiné des provisions de grâces, l'âme encore attendrie par des visions d'âges de Foi disparus, on se rappelle vaguement les silhouettes de pierre, on ne les entrevoit qu'à travers des ressouvenirs de piété, on les embellit inconsciemment en songeant aux prières dévotieuses qu'on fit à leur ombre...

Les pèlerins auraient, d'ailleurs, tort s'ils s'attachaient à scruter la laideur artistique de Lourdes. Qu'ils tirent seulement profit des dénonciations de Huysmans, afin de ne pas retomber dans les erreurs passées. L'histoire de

Notre-Dame de Garaison, relatée au début des *Foules de Lourdes*, contient à cet égard un enseignement exemplaire. La basilique étant devenue trop petite, on construisit, à la place, une vaste église gothique. A Lourdes, on pourrait, sans inconvénient, procéder de même. En attendant cet improbable acte de réparation, on poursuit méthodiquement des enlaidissements que Huysmans n'avait pas prévus !...

On a, depuis qu'il écrivit son livre, ajouté deux flèches qui, placées de chaque côté du Rosaire, symbolisent avec bonheur la coiffure qui sied aux architectes qui élaborèrent ces avanies : le bonnet d'ânes. A moins que, par une nouvelle facétie, le démon n'ait voulu bafouer l'œuvre curative de la Mère de Dieu, en plaçant, en double exemplaire, le bonnet pointu de médicastre, cher à Molière, sur ses basiliques.

Il a été pris, en tous cas, à son propre piège ; car il est maintenant obligé de résider dans les édifices qu'il fit laids, à son image ! Il est aplati, claquemuré, sous le manteau de pierre de ces basiliques, et, tandis que l'on regarde le panorama de ces temples qu'il inspira à des pauvres d'esprit, l'on reconnaît très bien son corps allongé à terre, les membres inférieurs emprisonnés dans le roc qui soutient la basilique, ses bras torses étendus en avant, et ses bras ! ils sont condamnés à être piétinés, sans trêve, par les talons des fidèles qui processionnent. Son avaloire arrondie dans le rictus d'un porche écrasé est sans cesse ouverte à la foule qui passe sur sa lèvre de pierre et qui vient ébouillanter, par ses prières, la calotte de plomb qui simule son crâne, lequel dresse maintenant vers le ciel deux oreilles d'âne pointues. Et cette

grêle basilique qui le tient enserré sous sa crypte exiguë ! il la fit indigente de forme et de décoration ; mais il est condamné à entendre indéfiniment les centaines de messes qui s'y célèbrent journellement. Muré en sa prison de pierre, il ne peut se ruer sur les fidèles qui ont laissé ici quelques-uns de leurs vices et qu'il enrage de ne pouvoir ressaisir ! Dans ses calices sans art, sur ses autels trop coûteux, devant ses décorations ineptes, ridicules ou veules, le Sauveur s'immole, et il sanctifie ce que le Malin prétendait profaner ! Ah ce qu'il doit avoir l'échine endommagée, rouée qu'elle fut par la volée de prières, le moulinet vengeur des messes qui consacrèrent et qui sanctifient ces meubles et immeubles qu'il prépara pour loger indignement Celle qui lui écrase la tête et qu'il essaie, en vain, de mordre au talon !

Si Elle l'avait voulu, des esprits cultivés lui auraient certainement offert une demeure digne d'Elle. Sa demeure, Elle l'a choisie Elle-même : c'est dans la grotte qu'Elle réside ; non pas dans l'enveloppe imparfaite de cette statue qui ne lui ressemble pas, non, mais dans cette atmosphère saturée de prières, embrasée de foi, divinisée par son bienfaisant pouvoir...

Si, à Lourdes, Elle a permis qu'on La fit quelconque en ses statues, c'est parce qu'Elle s'y est faite petite, et qu'Elle a quitté son trône de gloire et son diadème d'Elus pour revêtir la livrée d'une servante de bains et donner ainsi l'exemple de l'active et nécessaire humilité aux chrétiens endormis, aux prêtres vaniteux et durs. Mais ce qu'Elle a perdu en beauté, elle l'a regagné en bonté. Elle a transmuté la lèpre des âmes viciées et des corps pourris en

l'or pur des célestes vertus et en la chair ressuscitée sur laquelle Elle a tout pouvoir, puisqu'Elle façonna la chair immaculée d'un Dieu. Elle a permis que sa basilique ne fût pas une œuvre d'art, parce qu'Elle aurait infailliblement subi la curiosité hostile des promeneurs anticléricaux, l'admiration railleuse et sceptique des incrédules avides de sensations inédites.

Et qui sait? La Vierge n'a peut-être pas voulu enrayer les « facéties vindicatives » du démon, afin de réserver aux artistes et aux raffinés la torture de la hideur de Lourdes. Elle leur montrerait ainsi qu'Elle ne les aidera, dans la gestation de leurs œuvres qu'à la condition que, semblables à Huysmans, ils l'honorent, d'abord, dans la pureté de leur vie.

Il y aurait donc lieu d'organiser, un jour, un pèlerinage d'artistes pieux

qui viendraient demander à la Vierge, forts de leur sainteté, la guérison de l'art chrétien. Ah ! s'ils étaient exaucés, quel extraordinaire miracle ! On assisterait au spectacle phénoménal d'une foule inspirée démolissant les tas de pierres des basiliques et reconstruisant, à la place, un édifice copié sur la Sainte-Chapelle et les vieilles cathédrales...

Je la vois d'ici, la nouvelle basilique !... Elle s'avancerait jusqu'au bord du portail du Rosaire, — lequel aurait la simplicité de celui de la Sainte-Chapelle. — Sur la façade, une rose flamboyante, vraie « Rose Mystique », écartèlerait ses pétales de pierre ; les rampes, garnies d'une délicate balustrade, seraient posées sur des piliers gothiques, cannelés, sans chapiteaux, tels ceux de la cathédrale de Nantes, et elles aboutiraient, de chaque côté, à

un péristyle placé au bas des deux tours filant en pointe vers le ciel. La disposition de ces porches rappellerait celle de la cathédrale de Clermont-Ferrand, les tours placées seulement en arrière de la façade. La basilique supérieure n'aurait qu'une nef légère et haute et serait posée sur une crypte, fermée du côté du chevet, à arcades ajourées dans la partie surplombant le Rosaire. Les processions pourraient ainsi évoluer comme elles le font actuellement... L'intérieur de la basilique serait décoré et vitré comme la Sainte-Chapelle, mais vitraux et peintures seraient disposés de manière à servir d'ex-votos ; les bienfaits de la Vierge tapisseraient donc les murs et tamiseraient le jour... Cette basilique, deux fois plus longue que l'actuelle, servirait aux offices des pèlerinages ; la crypte conserverait les confessionnaux, et le

Rosaire serait la véritable chapelle du Saint-Sacrement où l'on pourrait prier, à l'abri, en paix... Mais tout ceci n'est qu'un rêve, car un miracle plus important aurait précédé celui-là : la France serait redevenue chrétienne !...



Qu'on lise donc, en toute paix, et dans un but de régénération artistique, *les Foules de Lourdes*. On sera saisi par les accents de foi exultante et l'enthousiasme communicatif qui en jaillit... On vivra à Lourdes chez soi, on y priera avec Huysmans, et l'ombre de la Vierge viendra, pour un moment, voiler au lecteur l'avilissement des hommes de ce temps. Le pittoresque des descriptions lui procurera des moments de détente spirituelle et de franche gaîté. Ah ! au moins, Huys-

mans n'avait pas la piété morose ! Il était un de ces chrétiens du XIIIe siècle que n'effrayait pas la grosse plaisanterie ; car elle servait de fourreau à la pointe très fine et très délicate de leur esprit, l'empêchant ainsi de s'émousser dans les heurts quotidiens de l'existence. Il était bien de la lignée de ces artistes qui, jusqu'au suave Fra Angelico, ne craignaient pas de représenter des moines et des évêques dans leurs enfers picturaux.

Huysmans a décrit, dans ses *Foules de Lourdes*, toutes les dévotieuses multitudes. Il en a reproduit fidèlement l'extérieur avec ses défauts et son pittoresque campagnard généralement trivial. Il s'est penché sur leur âme, modestement, juste assez pour ne pas s'égarer dans les replis des consciences que, seuls, les prêtres explorent jusqu'en leur tréfonds.

Ce livre de l'âme de Lourdes, un prêtre pouvait, en effet, l'écrire, afin de compléter l'œuvre du maître écrivain de *la Cathédrale*... Mais non... il ne s'est trouvé qu'un de ces dégénérés du sacerdoce — lequel illustre merveilleusement l'affirmation de cette dégénérescence dont Huysmans a parlé, — un prêtre vaniteux et funeste, qui a fouillé de sa plume, changée en crochet, ce qu'il a pris à faux pour un amas de détritus. Ce prêtre, qui a prétendu sottement que la Vierge n'avait pas pu laisser agir à Lourdes la Laideur parce qu'Elle avait inspiré, au Moyen Age, les foules qui élevèrent en son honneur les églises de Paris, de Chartres, d'Amiens, de Reims, ce prêtre aurait dû penser, s'il avait respecté la conscience de Huysmans, que la Vierge ne pouvait pas avoir abandonné celui que son Fils avait relevé de si bas et à qui

Elle donna des marques particulièrement touchantes de sa sollicitude, le soutenant jusqu'à ses derniers instants, alors que, martyrisé affreusement, la bouche trouée, il refusait le calmant qui eût endormi sa douleur et s'écriait, pour se donner courage : « Quand Dieu en aura assez, ce sera fini ! » Il aurait dû se dire : « La supériorité littéraire de Huysmans incite mon âme à l'humilité, et la pénétration de ses facultés hausse son intelligence à une altitude qui m'est, je l'avoue, inaccessible. Il ne m'est pas permis de douter de la pureté de ses intentions ; car sa conversion a été directement l'œuvre de la Providence, et sa mort fut un objet *d'édification et de grande consolation pour l'Église*. Au lieu donc de déchiqueter son cadavre à coups acérés de plume, je vais essayer de pénétrer dans son âme, puisque je ne la comprends pas

spontanément ; je m'efforcerai tout au moins de soulever le voile naturaliste qui me la dissimule, et je montrerai à ceux qui se sont scandalisés à bon compte, de quelle manière il faut envisager son œuvre. »

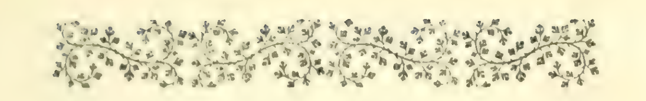
Affirmer que Huysmans a fait le jeu des adversaires de l'Église, c'est l'accuser d'avoir abusé, d'avoir trafiqué de la Grâce. Huysmans a réalisé la parabole des dix talents en faisant fructifier, de son mieux, les talents que Dieu lui avait confiés. Il accomplit donc son devoir en chantant la gloire de Dieu *à sa façon*, en déplorant, dans sa dernière œuvre, l'indigence de certaines cérémonies et l'irrespect de messes expédiées à une allure prohibée ; en combattant d'absurdes conceptions architecturales, en gémissant au spectacle de telles dévotionnettes qui sont réellement condamnables, en stigmatisant,

comme il convenait, les attitudes de certaines dévotes. (N'ai-je pas vu, un matin, après la messe, l'une de ces redoutables folles qu'il vitupéra, quitter sa place avec une démarche d'automate, monter les marches de l'autel, ouvrir le tabernacle dont le célébrant avait négligé de retirer la clef, se saisir du saint Ciboire qu'elle se disposait à emporter et qu'elle reposa sur l'autel lorsqu'elle se vit entourée de fidèles!...)

Les colères, que déchaîna en son cœur la mesquinerie de nos temps, étaient justifiées. Elles clament des vérités dont les âmes pieuses et contrites sauront tirer profit, car elles furent inspirées par un amour acharné de Dieu ! Aussi peut-on dire du pieux faussaire qui termina son livre par ces mots : « Nous déposons humblement ces pages aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, à la veille du glorieux Jubilé

de ses Apparitions », que la Vierge a agréé, sans doute, certaines de ses intentions, mais non ses mensonges, puisqu'Elle a permis que justice en soit faite...





V

Le *dernier et le plus magnifique des livres de Huysmans**, tel est le titre d'un article où Dom Du Bourg raconte la dernière œuvre — vécue et non écrite — de l'auteur des *Foules de Lourdes*.

« Malgré le titre qui s'est imposé à moi pour cet article, dit-il, parce qu'il en résumait exactement la pensée, mon intention n'est pas de parler du dernier des ouvrages publiés par Huysmans, *les Foules de Lour-*

* Cet article a paru dans le *Bulletin de Saint Martin et de Saint Benoît* de Ligugé, numéro de juillet 1907. Il a été reproduit en partie dans *Huysmans Intime*, brochure du même auteur, publiée à la Librairie des Saints-Pères, à Paris, 1908.

des. C'est pourtant, suivant moi, le chef-d'œuvre, ce dernier-né, objet de ses prédilections : nulle part, malgré la vigoureuse personnalité dont il n'a su se défaire et qui était un merveilleux moyen d'atteindre le but proposé, ses qualités exceptionnelles de pensée et de style ne se sont épanouies plus admirablement ; nulle part ne s'élèvent plus nombreuses et plus pures, du milieu des rudes peintures du primitif flamand, ces surnaturelles et éloquentes envolées vers la Vierge Immaculée, dont il s'était fait le chevalier, vers le ciel où elle l'attendait.

« C'est d'un autre livre que nous avons à parler : livre avec lequel *les Foules de Lourdes* ont d'étranges connexions et, d'une manière mystérieuse, s'enchevêtrent : livre qui n'a pas été écrit, mais dont, avec émotion, j'ai vu se dérouler devant moi les pages sublimes. Ce livre, Huysmans l'a vécu par ses souffrances et ses héroïques résignations ; ou, plutôt, Dieu l'a écrit au moyen des souffrances et des résignations de Huysmans. Quel poème sublime que celui-là ! Comme l'homme s'élève au-dessus du vulgaire de l'humanité quand il porte, en frère du Christ, la croix ; quand, comme Huysmans, il souffre

tant et sait si bien souffrir! Pour moi, c'était avec un sentiment de religieux respect qu'au haut du cinquième étage je pénétrais dans ce cabinet, si éloigné de la terre, si près du ciel : là je retrouvais notre cher ami, dans son cadre habituel, au milieu de ses livres qu'il ne pouvait plus lire, ayant devant lui la page inachevée qu'il n'avait pu écrire et offrant son holocauste. Ses traits émaciés, déformés par la maladie, s'illuminaient de son regard doux et limpide qu'il attachait obstinément sur son crucifix au milieu des douleurs qui le déchiraient, qui faisaient tomber lambeau par lambeau son pauvre être humain, ses lèvres ne cessaient de murmurer leur inlassable *fiat*. Parfois son lyrisme de poète et les ardeurs de son âme éclataient en des cris sublimes qui faisaient trembler la nature, mais que je conserve gravés en mon cœur, pour éclairer ma route et me plonger dans l'humilité.

« A ses médecins qui, pour apaiser ses douleurs intolérables, voulaient employer des piqûres de morphine, il s'écriait : « Ah ! vous voulez m'empêcher de souffrir ! vous voulez changer les souffrances du bon Dieu en mauvaises jouissances de la terre ! Je vous

le défends ! » Dans les derniers temps du Carême il me disait : « Je suis bien sur la croix avec Jésus. Oh ! si le bon Maître voulait, comme il le fit pour Dismas, le larron converti, me prendre le Vendredi-Saint ! » Le vœu de Huysmans ne fut pas exaucé ; il restait de la lie au fond du calice : héroïquement il la but.

« Les douleurs devenaient de jour en jour plus intolérables, les forces s'en allaient ; la paroi de la bouche était perforée par le mal implacable et la nourriture ne parvenait qu'au milieu des répugnantes décompositions de l'être humain. Notre ami commun, Coppée, l'auteur de la *Bonne Souffrance*, disait devant ces tortures et cette paix : « Huysmans — il s'est décrit lui-même dans *Sainte Lidwine !* » L'image était saisissante : dans la vierge qui s'était offerte comme victime expiatrice et dont son pinceau avait si magistralement dépeint les tortures corporelles et les spirituelles élévations, Huysmans pouvait contempler son image.

« Par ce martyre qu'il permettait pour Huysmans, en le soutenant de sa grâce, Dieu voulait estampiller les œuvres de son serviteur de bonne volonté, en présence de

ceux qui persistaient à douter de lui : « Il me fallait, disait-il, souffrir tout cela, pour que ceux qui liront mes œuvres sachent que je n'ai pas fait que de la littérature. Il me fallait souffrir mon œuvre ! »

« Non ! il n'avait pas fait que de la littérature ; il avait combattu avec toutes ses forces, toute son intelligence et tout son cœur, pour la gloire de Dieu, la défense de la vérité, le bien des âmes. Devant l'héroïsme de la résignation chrétienne, les doutes n'ont qu'à se taire et à s'incliner avec respect. »

Voilà de quoi convaincre les personnes qui ont cru que les virulentes critiques d'art de Huysmans provenaient, non de la rectitude de son jugement, mais d'une déformation de son caractère... Et Dom Du Bourg n'a pas appuyé particulièrement sur l'extraordinaire douceur dont il fit preuve pendant ses mois de martyre : « Il me faisait l'effet d'un homme accablé sous la volonté de Dieu, m'a dit l'abbé

Mugnier. Il avait encore le mot drôle à l'occasion. » Et ce même prêtre, qui fut le truchement de Dieu, lorsqu'il envoya Huysmans à la Trappe pour se convertir, ajoutait : « Vous ne louerez jamais assez la simplicité et la *bonté* de cet homme. »
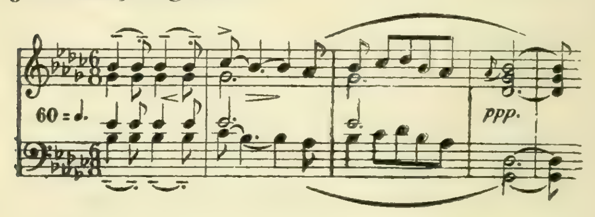
Une de ses dernières paroles fut : « Il faut bien que je me soumette, puisque Dieu le veut. Et il en donne la force ! » Et, tout en parlant, il allumait, comme il pouvait ! une cigarette...

Quand la mort approcha, il récita, lui-même, les prières des agonisants. Ah ! si l'on avait pu lire dans son âme à ce moment suprême où ses pensées, définitivement rassemblées, se lançaient vers l'Infini, sur le tremplin de ces terribles exorations ! En quelle confiance dut-il tenir ces oraisons dont la puissance séculaire n'a jamais faibli ! quel talisman pour ce converti, que ces

prières qui s'appliquent si subtilement aux actes, quels qu'ils soient, de chaque pécheur et qui certifient le pardon, exigeant tout de la miséricorde divine, la sommant de s'exercer sur ceux qui lui ont avoué leurs péchés... Pouvait-il douter du pardon et de la remise des peines, celui qui s'était confessé publiquement, comme au Moyen Age, dans *En Route* ?

Il mourut sans qu'on ait pu recueillir ses dernières paroles. Celui qui le veillait était dans la chambre voisine ; quand il rentra, le maître n'était plus. Les habitants des cieux, au nom desquels d'admirables oraisons avaient enjoint à son âme d'aller dans le séjour des élus, avaient formé un cortège à la Vierge qui reçut son jongleur au seuil des cieux ; les anges avaient accordé leurs violes paradisiaques, et, quand il eut prononcé le « me voici » qui le détacha

de son corps, ils lui fermèrent les yeux par l'attouchement impondérable de leur suave musique... Il me semble que j'ai recueilli ce souffle d'au-delà lorsqu'en jouant le final du *Jongleur de Notre-Dame*, instinctivement, je transposai le thème mystique de la pastorale, et le posai sur le « me voici » de Jean le jongleur :



Quel admirable et tendre jongleur de Notre-Dame fut, en effet, le chantre de la Vierge de Lourdes et de Chartres ! Comme le lilial héros du *Miracle* de Massenet, Huysmans écouta la belle légende que lui contait, ainsi que Boniface le cuisinier à Jean le jongleur, l'âme du Moyen Age par la voix de son

art naïf et pur. Comme pour Jean, cette chanson fut la touche de Grâce qui lui révéla, qu'en usant, « à son humble manière », de ses talents, il pouvait plaire à la Vierge... Et la profonde paix qui descendit en lui, faisant trembler de joie son âme, alors qu'il eut la certitude que son hommage serait agréé, fut sa pastorale mystique... (Qu'on remarque la progression pénétrante de la musique qui indique, si simplement, si sobrement, le caractère des trois étapes de la voie mystique !)

L'admirable mort de Huysmans laisse aux artistes chrétiens un enseignement qui complète les leçons de son œuvre écrite : elle les résume et leur montre que la sainteté est le seul débouché possible à leur activité. Non pas la sainteté qui exige l'abdication totale de la personnalité, mais celle qui demande l'épanouissement, dans le bien

et le beau, de toutes les facultés dont on est doué. Jamais la sainteté n'a été plus utile qu'à notre époque. Dans ce siècle outrageusement matérialiste, il importerait que les hautes vertus chrétiennes soient profondément matérialisées dans l'élite sacerdotale et laïque. Il faudrait surtout que les ordres religieux — surtout ceux dont l'art chrétien est la raison d'être — s'imposent au pays à force de services rendus, tels que s'imposèrent, en somme, les moines, au début du Moyen Age. Huysmans aurait voulu qu'au lieu de fabriquer des liqueurs ou du chocolat, les moines produisissent des œuvres purement religieuses, soit en peinture, sculpture, imagerie, etc... Il est évident qu'ils ont là un immense champ d'activité qui, seul, s'accorde avec le caractère monacal. En attendant que ce mouvement soit suscité par Dieu, les jeunes artistes

catholiques, à qui Huysmans a ouvert de si larges horizons, prépareront la rénovation de l'art chrétien, non point seulement dans le domaine sensible, mais aussi dans la vie intérieure. Si Huysmans ne devina pas les efforts de ceux qui veulent vivre en beauté et refaire l'âme de ce « honteux pays » — ainsi que tentent de le faire, de l'avis unanime des évêques de France, les jeunes sillonnistes* — il leur ouvrit tout grand l'accès de la voie mystique de l'art. Et, de sa place céleste, il voit et bénit, certainement, les efforts des artistes qui ne voudraient pas œuvrer des pages sans être en état de grâce ; et, lui, l'heureux, il jouit de la vue de ce qui nous est caché et, pourtant, si proche : l'action de Dieu sur nos cœurs...

* Je fais allusion ici aux vertus des sillonnistes, et non à leurs *idées* vertus indiscutées, saut par les gens véreux.

UNE

TRANSPOSITION PICTURALE

de la

Personnalité Artistique de Huysmans



DANS LE JEU DES VAGUES

PAR BÖCKLIN *

A première vue, ce tableau semble résolument parodique.

Dans le creux d'une lame, nage une Sirène à la queue aux reflets dorés et changeants, au chef coiffé d'une perruque d'algues carminées, posée sur des cheveux blonds plus pâles que la chair du front. Elle rame avec son bras droit, tandis qu'elle s'appuie, de son bras gauche, sur l'épaule d'un nageur hilarant. Son dos émerge à partir de

* La reproduction du tableau qui est décrite ici a été extraite des *Maîtres contemporains* (Laurens, édit.). On peut la demander par l'intermédiaire des libraires (afin qu'elle soit expédiée à plat), au prix de 1 fr. 25.

la naissance de la queue, tandis que la face de son corps baigne, jusqu'à la poitrine, dans l'eau. Sa tête, tournée vers le spectateur, interroge, avec anxiété, le ciel.

Le torse brun, velu comme une noix de coco, du nageur, émerge assez pour montrer le sommet de l'épaule gauche emmanché d'un bras qu'on devine sous le bleu opaque de l'onde. Le bras droit se pose sur le dos de la Sirène, et l'on voit l'aisselle et le pectoral droit. Des reflets humides lui ponctuent le poil. La face cramoisie est barbifiée de chanvre d'un blond brillant. Les cheveux de même nature descendent en fins ruisseaux d'or pâle et sont couronnés d'une guirlande de fleurs blanches. Sans tenir compte de l'expression inquiète de sa compagne, qu'il regarde pourtant, ce flambart épanouit sa face dans un rire formidable qui rubéfie,

jusqu'à l'apoplexie, l'incendie de son derme.

Ce couple dont l'assemblage disparate, hurle, se dirige vers la droite. Derrière lui, vue à hauteur de la tête de la Sirène, une face d'épouvante, luisante et verte, flotte, éclairée par deux globes blancs transparents, qui renferment chacun un point noir ; deux yeux morts braqués sur le ciel ! Le menton, qui précède une grosse bouche décolorée et luisante, fend l'eau tel qu'une étrave, tandis que le front étambot se couronne d'un sillage en rayons qui ressemble à une chevelure à la Cadet Rousselle qui flotterait à la remorque. Et cette tête émerge, seule, comme si le corps absent qu'elle doit surmonter faisait la planche.

A droite, presque sur la crête de la vague, une Naïade s'enfonce dans le flot. Les pieds joints, aileronnés aux

chevilles, sont braqués sur le zénith, et la charnure ne laisse déjà plus saillir, hors de l'eau, que deux petits dômes écrasés, presque roses.

A gauche de cette émersion de mollets, un peu en arrière, un être hybride, dont l'embonpoint flotte mollement sur le sommet de la vague, s'apprête à se laisser glisser dans la vallée qui se creuse sur l'autre versant. Il avance une grosse bouche sous un nez épais, en une moue satisfaite corroborée par un regard béat. Un postiche de varech lui couvre la tête.

En haut du tableau, à gauche, enfoncé dans le sommet de la lame, s'avance vers le trio du premier plan un extraordinaire Centaure marin. Son corps chevalin, à la croupe émergeante veinée d'écume, aux formes impeccables, se devine sous la transparence verdâtre de ce faîte liquide. Le

torse humain est hideux, disproportionné, repoussant. Il déborde de l'encolure chevaline, gonflé, rebondi, prêt à éclater, et il semble qu'une ficelle invisible, placée sous les pectoraux ballonnés, serre l'outre pleine de ce corps pour l'empêcher de se rompre. Deux bras courts, boudinés, terminés par de petites mains aux doigts effilés, s'agitent gauchement. La tête qui couronne ce corps de couleur olivâtre à reflets de cuir, est camarde. Les yeux regardent droit devant eux dans le vide; le nez, épaté, semble avoir été malmené par un coup de paume de main ; la bouche, placée bas, est ouverte et lance des cris qu'on devine rauques, inarticulés, brutaux. Les cheveux en désordre, d'un brun presque noir et un collier de barbe de même ton, encadrent et complètent cette physionomie de marchand de charbon épique.

La partie du ciel qu'on ne voit pas, et qui surplombe le creux de lame du premier plan, est pur, car il se mire avec complaisance dans l'onde à laquelle il accorde son ton très foncé de bleu. Des nuages de bourrasque approchent, couvrant déjà le Centaure de lueurs fauves et cendrent le tournant de la lame qui se creuse, un peu, en son milieu. Mais des bribes de ciel vert pâle sont entrevues à l'horizon, découvrant un ciel rasséréné.

Quant à la qualité de ton de l'eau, elle est exactement notée dans ces verts bouteille à travers lesquels on aperçoit les parties immergées des corps.

Si l'on ne ramène pas, à une idée, le groupement hétéroclite de ces personnages baroques, le tableau demeure incompréhensible*.

* La notice qui accompagne cette reproduction n'offre, en effet, aucune indication. Au contraire. Elle

Le Centaure en est évidemment le héros. Il représente le flot déchaîné qui se gonfle, sombre, et qui hurle, brutal*.

Les gestes indécis de ses bras se fixeront, pour le détruire, sur tout objet que le hasard de la tempête mettra en leur présence.

lance le lecteur sur une fausse piste. M. von Ostini, qui la signa, voit dans la sirène une Néréïde et dans le nageur un Triton. Or celui-ci n'a pas de conque, et son corps immergé ne peut pas s'achever par une queue animale, puisque la tête étrange qui flotte dans son sillage ne laisse pas la place à l'ondoiement d'un appendice quelconque. Ce M. von Ostini ne hausse donc pas son imagination et son savoir au-dessus de l'étiage artistique des membres du comité qui extrait des poubelles de l'art la moitié des croûtes qu'il fait reproduire dans les *Maîtres contemporains,* revue remarquable par la beauté de ses reproductions, mais non par leur choix, et qui ment à son nom en donnant un maximum d'œuvres d'élèves. Elle devrait s'intituler les *Peintres contemporains.* Ce serait plus loyal. Je dois pourtant reconnaître, au moment de mettre sous presse, que, depuis quatre mois, les éditeurs ont usé d'un moyen judicieux pour satisfaire le public : un numéro sur deux contient des œuvres de maîtres.

* Les Centaures sont des êtres sauvages, à l'aspect farouche, à la force violente, faisant retentir l'air de leurs redoutables clameurs. Ils sont les démons redoutables de la tempête (Mythologie).

Les allures du groupe dont il approche, s'expliquent donc.

La Sirène, c'est, ici, la mer elle-même, parée de la simple et grandiose beauté de ses formes pures et souples. La faune océanographique est synthétisée par sa queue de poisson dont les écailles se dorent sous un reflet de soleil, et la flore par le symbole de sa perruque végétale.

Ses traits sont convulsés, et ses yeux d'un bleu royal, profonds comme le ciel même dont ils sont pleins, regardent vers Dieu, l'implorant, angoissés, à la pensée de son inévitable trahison*.

Le nageur sur lequel elle s'appuie en un geste de protection, il est l'homme de la mer, le marin proprement dit. Son éclat de rire, qui témoigne de l'in-

* Si cette Sirène n'était qu'une « belle de la mer », elle ne s'apitoierait pas sur le sort d'un humain qu'elle a séduit.

souciance téméraire de cette corporation, exhale un épanouissement d'âme communicatif. Son corps est oxydé par les sels ; sa face est cuite et recuite, à la fois par les excès caniculaires qui l'ont rôtie, et par les rigueurs hivernales dont les brises glaciales fouettent la peau jusqu'à faire jaillir le sang sous l'épiderme. Il convient aussi de songer, à la vue des yeux en gogaille et du nez enluminé de ce parangon des marins, que les liqueurs fortes ne sont pas demeurées étrangères à la cuisson de son teint briqueté.

La tête abominablement atroce qu'une habile perspective place en arrière, à hauteur de la tête de la Sirène, s'explique, elle aussi, admirablement. Elle est une apparition des victimes décomposées qui peuplent, après les tempêtes, le fond des mers, et l'on comprend qu'à cette vision dont elle se détourne,

la Sirène bouleverse ses charmants traits.

Quant aux deux autres personnages, ils représentent deux états de la mer. L'un, la Naïade*, qui plonge presque au sommet de la vague crêtée d'écume, évoque ces culbutes malicieuses, ces plongeons saccadés qu'exécutent les premières vagues sous les rafales qui précèdent les grands coups de vent. Elle fuit, en effet, devant le Centaure et n'aura pas tardé à disparaître.

L'autre, ni homme, ni femme, et qui est dépassé par le Centaure, incarne certainement le « das Stillschweigen des Meeres » (silence de la mer), qui, en allemand, est de genre *neutre*. Ce personnage obèse et repu représente donc l'état douteux du flot qui, après que la tempête s'est tue, se balance en

* La Naïade éveille l'idée de l'eau en mouvement (Myth.).

de molles et grosses ondulations, et se coiffe des algues arrachées et charriées à la surface de l'eau pendant la tourmente. D'autre part, les bandes de ciel vert pâle coupées par son cou émergé tiennent les promesses de la teinte d'espérance qu'elles empruntent.

La position du soleil, indiquée par quelques reflets qui glacent de cuivre rouge la surface des flots à l'aplomb du regard de la Sirène, a aussi une signification. Dans cette scène mythologique, le peintre a, évidemment, identifié le soleil à Dieu, et ce soleil qui, d'après sa hauteur, s'apprête à disparaître, symbolise le Dieu qui semble se retirer, se cacher, tant il reste impassible devant les grands mouvements de la Nature qui meurtrissent les pauvres hommes.

Ce tableau extraordinaire de vérité et de vie est véritablement du Huys-

mans pictural. Les personnages semblent, de prime abord, anormaux et grotesques, et, pas du tout! ils vivent intensément, ils pensent subtilement, et ils agissent, guidés par une indéniable logique. Leur symbole est obtenu, clair, à l'aide d'un réalisme méticuleux. Comme les personnages de Huysmans, ils sont l'expression d'une vision personnelle et originale puisée à la source même de la vie.

Böcklin a pensé, comme Huysmans, qu'on ne doit pas déifier la chair et, en conséquence, il l'asservit à l'idée, et il la pénètre d'âme. C'est un principe bien chrétien que de ne pas transformer toutes les femmes en d'impeccables Vénus et tous les hommes en d'incomparables Adonis, au risque de murer ainsi leur âme sous des traits figés parce que trop corrects... Ce qui n'empêche que ce tableau est d'une parfaite

et exquise pureté de dessin et que son coloris s'approfondit en des transparences liquides et fluides prestigieuses...



RÉPERTOIRE

DE L'ŒUVRE CATHOLIQUE

DE

HUYSMANS



AVERTISSEMENT

Un grand nombre d'admirateurs de Huysmans sont fort gênés lorsqu'ils veulent se reporter à tel passage de ses œuvres. Ses livres, qui ont près de 500 pages, ne possèdent pas de table des matières ; de plus, ils ont été composés sous une forme extrêmement vivante, qui a obligé l'auteur à semer un peu partout des fragments de doctrine qu'il n'eût pu faire ingérer, en bloc, par le public qu'il se proposait d'atteindre.

Le répertoire que nous offrons au public a donc son utilité. Il groupe méthodiquement les matières les plus importantes, et un sommaire de ce répertoire permettra au lecteur de l'embrasser d'un coup d'œil.

On a omis de grouper, sous une même rubrique, les belles prières qui se trouvent

dans l'œuvre de Huysmans ; car Henri d'Hennezel a publié, chez Lardanchet, 10, rue Président-Carnot, à Lyon, un petit volume intitulé : *Prières et Pensées Chrétiennes,* de J.-K. Huysmans, qu'il a fort bien préfacé.



PLAN DU RÉPERTOIRE

EXPLICATION DES ABRÉVIATIONS

E. R. — *En Route.*
La C. — *La Cathédrale.*
L'O. — *L'Oblat.*
S. L. — *Sainte Lydwine.*
F. L. — *Les Foules de Lourdes.*
La. B. — *La Bièvre et Saint-Séverin.*
D. T. — *De tout.*
T. E.
T. P. } *Trois Églises et Trois Primitifs.*

RÉPERTOIRE

Apparitions

(Voir à Vierge*)*

Apparitions.

Visionnaires.

Architecture religieuse

(Et l'art chrétien du Moyen Age)
(Voir à Symbolique*)*

Vues d'ensemble.

STYLES

Style Roman.

Style Gothique.

Architecture religieuse

DESCRIPTIONS D'ÉGLISES

Amiens.

Bourges.

Brou.

Architecture religieuse

Chartres.

Architecture religieuse

Chartres.

Le pourtour du chœur. — la C., 396 à 400.
Le labyrinthe. — la C., 403.
Récapitulation de la cathédrale. — la C., 479 à 481.
Les églises de Chartres. — la C., 208-209.
Saint-Martin-au-Val. — la C., 385-386.

Dijon.

Saint-Bénigne, l'église et l'ancien monastère. — l'O., 208 à 210, 213-214.
Notre-Dame. — la C., 456-457 ; l'O., 100 à 108.
Saint-Michel. — l'O., 231.

Hambourg.

La cathédrale Sainte-Marie. — D. T., 198 à 200.

Mayence.

Notre-Dame, boudoir pour Estelle céleste. — T. E., 102-103.

Architecture religieuse

Paris.

Architecture religieuse

Paris *(suite)*.

Schiedam.

L'art religieux moderne

L'art religieux moderne

Où en est la rénovation du Moyen Age. — T. E., 3.

Le matérialisme des monuments. — T. E., 4.

Les architectes modernes. — la C., 89.

L'inconscience des catholiques ; le goût du peuple. — F. L., 109 à 111.

Le sacrilège de la laideur. — F. L., 109.

La laideur de l'art chrétien moderne. — la C., 17 ; F. L., 101 à 114.

Le travail à faire. — T. E., 37-38.

Les statues de la Salette. — la C., 16.

Les mosaïques du Rosaire à Lourdes. — F. L., 103-104.

La Vierge de Maniglier. — F. L., 104.

La statue de Fabisch à la grotte de Lourdes. — F. L., 120.

Le chemin de croix des Espélugues. — F. L., 105-106.

Le Sacré-Cœur de Montmartre. — la C., 262-263.

La collection de cadeaux des pénitentes de l'abbé Plomb. — la C., 154-155.

La Musique.

L'art de M. Widor. — E. R., 388.

L'art religieux moderne

Les sabbats musicaux des églises. — E. R., 389-390.

Le plain-chant et la musique religieuse moderne. — E. R., 9 à 14.

Les voix de femmes à l'église ? — E. R., 79-80.

Catholicisme

État du catholicisme dans le monde et en France, de nos jours. — S. L., 308 à 311.

Le catholicisme en Hollande. – S. L., 338 à 341.

Cérémonies

Une prise de voile au Carmel de Paris. — E. R., 80 à 82.

Une prise d'habit à l'abbaye de Bourbourg. — E. R., 151-152.

Une prise de voile chez les Bénédictines du Saint-Sacrement (rue Monsieur). — E. R., 154 à 164.

Cérémonies

Doctrine et foi

Dogme

Durtal

SA VIE MORALE

Les Etapes de sa conversion.

Durtal

Durtal

Durtal

Durtal

Panorama de son âme. — E. R., 361.
Il se croit abandonné de Dieu. — E. R., 361-363.
Retour des scrupules. — E. R., 366.
Tentation du suicide. — E. R., 364.
Durtal est crucifié par ses anciennes fautes. — E. R., 365-366.
Le cordial du *Salve Regina*. — E. R., 367.
Durtal a été traité comme un moine. — E. R., 367.
Durtal se reconfesse. — E. R., 372-376.
L'arme du mépris dans les tentations. — E. R., 374-375.
Traitement du scrupule. — E. R., 375-376.
Durtal communie et retrouve paix et joie. — E. R., 377-380.
Durtal s'ausculte l'âme. — E. R., 379-380.
Durtal va prier à la chapelle. — E. R., 401.
Durtal va prier dans la petite chapelle de la Vierge. — E. R., 405.
Conseils de M. Bruno. — E. R., 416-417.
Dans le train, accès de tristesse. — E. R., 455-458.

*
* *

SA VIE MORALE A CHARTRES

(Voir la Cathédrale)

Durtal

Il visite avec Madame Bavoil le Carmel, 352-358.

Il va prier avec elle Notre-Dame du Pilier, 359-360.

L'abbé Plomb veut emmener Durtal à Solesmes, 442-444.

Durtal ausculte son âme, 445-449.

Il établit le bilan de son séjour à Chartres, 471-474.

SA VIE MORALE A LIGUGÉ

(Voir l'Oblat)

Prise d'habit de Durtal, 91-94.

Difficultés de devenir un saint. La lutte contre les défauts, 112-119.

Disgrâce céleste de Madame Bavoil, 134-135.

Confession de Durtal à Noël, 180-186.

Ses scrupules au sujet des prières liturgiques, 182-183.

Il se prépare à recevoir l'oblature, 246-254.

SA VIE MATÉRIELLE

(Voir En Route)

Son séjour à la Trappe.

Durtal

SA VIE MATÉRIELLE A CHARTRES

(Voir *la Cathédrale*)

SA VIE MATÉRIELLE A LIGUGÉ

(Voir *l'Oblat*.)

Durtal

Durtal

SES OPINIONS

Écriture Sainte

(Voir *la Cathédrale*.)

Histoire

Liturgie

(Voir *Offices*.)

Liturgie

La loi sur les Congrégations

(Voir l'Oblat.)

Le Miracle

Le Miracle

***

Miracles :

Le Miracle

Miracles relatés dans la *Vie de sainte Lydwine :*

Miracles relatés dans *les Foules de Lourdes* :

De la fontaine de Lourdes, 67.
— — — ses propriétés, 302.
De l'eau corrompue des piscines, 64-65.
Des griffes, 122.
Douteux, 184.
Guérison d'un enfant aux pieds gangrénés, 64-65.
De la Sœur Justinien de Saint-Brieuc, 81-82, 158, 197.
Du lupus de Madame Rouchel, 88-91.
Du lupus de Marie Lemarchand, 91.
De la tuberculose de Virginie Durand, 94-95.
De la langueur et dyspepsie de Rosalie Monnier par l'intercession du Bienheureux Channel, 96-99.
Des malades à leur retour, 149.
Du petit garçon de Belley, 159-161.
— — — — sa rechute, 197-198.

Le Miracle

La Mystique

(Voir *Doctrine*.)

La Mystique

Le catholicisme moderne et la mystique. — E. R., 341-342 ; S. L., 287-288.

La science mystique. — E. R., 106-111.

L'art de se donner. — S. L., 314.

La touche de la Grâce. — E. R., 190.

L'attouchement divin et le libre arbitre. — E. R., 193-195.

Marche de la Grâce. — E. R., 105.

Les trois étapes de la vie mystique. — E. R., 314-325.

Nuit de l'âme. —S. L., 264-266.

Étapes de la nuit mystique. — E. R., 369-371.

La voie mystique et sainte Lydwine. — S. E., 291.

Les voix intérieures (d'après sainte Thérèse et saint Jean de la Croix. — E. R., 132-134.

Les exigences de Dieu. — S. L., 312-313.

Le contre-pied de la mystique à Lourdes. — F. L., 148.

Anatomie de la vision. — S. E., 172.

Œuvres mystiques.

Durtal trie les écrivains mystiques. — E. R., 199-209.

La Mystique

L'Oblature

L'Oblature

Offices

Dans les Églises.

Offices

Impossibilité d'organiser des offices convenables à Lourdes. — F. L., 128-129.

Une grande procession à Lourdes. — F. L., 136-147.

Deux petites processions. — F. L., 180-181, 266-268.

Procession nocturne. — F. L., 186-191.

Une grand'messe servie par les clercs de Saint-Merry. — T. E., 142-144.

Une bénédiction du Saint-Sacrement à l'église Saint-Jean-Baptiste à Schiedam. — S. L., 319-338.

Fêtes parodiques au Moyen Age. — l'O., 199-201.

Office des funérailles au XIIe siècle. — l'O., 267.

Offices de la semaine sainte. — E. R., 36.

Chez les religieux.

A LA TRAPPE

La prière nocturne à la Trappe. — E. R., 254-256.

Offices

CHEZ LES BÉNÉDICTINS DE LIGUGÉ

Offices

Chez les Religieuses.

Ordres religieux.

Leurs raisons d'être.

Ordres religieux

Leurs raisons d'être.

Leur rôle réparateur. — E. R., 59-62.
La prière perpétuelle. — l'O., 270-273.
La lutte du Bien contre le Mal (dans le quartier Saint-Séverin). — la B., 220-223.
Mission des Ordres religieux. — l'O., 348.
Le luxe pour Dieu. — D. T., 259-272.
Le vrai but du cloître : la sainteté. -- l'O., 63-64.
Les démons et les moines. — E. R., 368.
Un couvent idéal. -- E. R., 153.

Ce qu'ils sont...

La Religieuse de Diderot. — E. R., 147.
Leur bienveillance. — l'O., 207.
Phénomène des couvents féminins. — E. R., 154.

Leur vie...

Obéissance claustrale. — E. R., 143-145 ; — F. L., 209-214.
Effets du service militaire sur les novices. — F. L., 212-213

Ordres religieux

Variétés.

LES ORDRES

Antonites.

Ordres religieux

Bernardins.

Prémontrés.

Bénédictins.

Ordres religieux

Ligugé.

Dijon.

Solesmes.

Trappistes.

Ordres religieux

COUVENTS DE FEMMES

Unterlinden.

Ordres religieux

Les Bénédictines.

Clarisses.

Carmélites.

Ordres religieux

Couvent de l'avenue de Saxe à Paris. — E. R., 125.

Carmels de Paris. — D. T., 90-124, 307-308.

Les Dames de l'Immaculée Conception.

F. L., 167-169.

Les Dames de Saint-Thomas de Villeneuve.

Couvent de Paris. — D. T., 9-18.

Les Franciscaines, missionnaires de Marie.

E. R., 70-78. — D. T., 54-62.

Un Ordre de Repenties.

E. R., 152.

Les Passionnistes indépendantes.

F. L., 169-170.

Paysages

Peintres

Peintres.

Les Peintres

Descriptions de Tableaux.

Les Peintres

Les Grünewald. Divers tableaux. — T. P., 193.

Une Florentine du xve siècle. — T. P., 234-235, 257-258.

Simonetta Vespuci de Botticelli. — T. P., 255-257.

La Vierge du Maître de Flémalle. — T. P., 258-283.

L'Adoration de l'Agneau mystique, de Van Eyck. — S. L., 175-178.

Le Jugement dernier, de Jan Provost. — F. L., 145-146.

Variétés.

L'enluminure. — l'O., 305-314.

Les enlumineurs au Moyen Age. — la B., 208-210.

Les couleurs. — l'O., 308-309.

Bariolage des églises. — la C., 405-407.

Coup d'œil sur la peinture religieuse. — la C., 372-384.

Primitifs. — E. R., 11 ; — la C., 372 ; — D. T., 148-150. (Voir *Descriptions de Tableaux.*)

Le Plain-Chant

Portraits

Portraits

PORTRAITS DE MOINES ET DE PRÊTRES

Portraits

Les Saints

(et les Célicoles)

Saints et Célicoles.

Les Saints

Les Saints

(*) Huysmans a cité dans *Sainte Lydwine* (p. 287) une découverte, faite à Ephèse, qui a corroboré l'une des révélations de la Sœur Emmerich. Cette extraordinaire voyante n'a pas toujours vu aussi juste. Un chapitre, au moins, de sa *Douloureuse Passion,* est radicalement faux : c'est celui de l'ensevelissement de Notre-Seigneur. La Sœur Emmerich y raconte, avec force détails, la toilette funèbre de Notre-Seigneur après qu'il fut détaché de la croix. Si on la prenait au mot, il eût été embaumé et définitivement enseveli dès le vendredi saint.

Or, le remarquable travail de Paul Vignon, qui prouve, à n'en pas douter, l'authenticité du Saint-Suaire, se trouverait démenti par les visions de la Sœur, et, j'ai demandé, un jour, à Paul Vignon ce qu'il en pensait. Voici ce qu'il m'a répondu :

« Pour ce qui est des révélations de la Sœur Em-
« merich, la question est complexe.

« D'une part, *ces révélations* possèdent-elles une
« valeur objective ? D'autre part, à les supposer vraies,
« elles seraient contraires à l'authenticité du Suaire :

Les Saints

« si les plaies avaient été embaumées, elles n'auraient « pas pu faire sur le drap ces taches de plaies « fraîches (saignantes et laissant aussi s'écouler « un sérum incolore), qui sont visibles sur le Suaire. « Si le corps n'a pas été déposé dans le linceul tel « qu'on l'a retiré de la Croix (sans avoir été même « lavé), le Suaire de Turin ne peut pas être authentique.

« Mais nous avons fait remarquer que, s'il y avait « eu embaumement du Corps dès le vendredi soir, « *l'Evangile n'aurait plus de sens,* quand il dit que, « le jour de Pâques, les saintes Femmes venaient au « tombeau pour embaumer le Corps ». Les révéla- « tions de la Sœur Emmerich ne s'accordent donc pas « avec ce passage. »

Faut-il en conclure que les visions de la Sœur sont fausses en tous points ? Non ; car il faut considérer que la Sœur se trouvait dans un état de somnambulisme d'origine évidemment divine, mais qui n'était pas, *forcément,* de l'extase ou de la claire vision. Dieu permet ou aide certaines natures extra-sensibles à revoir des faits anciens. Elles voient cer-

Les Saints

tainement mieux que les somnambules vulgaires qui ne sont, si lucides et si intègres qu'elles soient, que des aveugles, si on les compare à ces déicoles. La Sœur Emmerich a donc certainement passé des heures et des jours à suivre la vie de Notre-Seigneur. Mais ici se pose une question plus précise. Comment a-t-elle vu des faits aussi anciens ? A mon avis, elle a lu, ainsi que le font la plupart des somnambules, dans la pensée des acteurs des scènes évangéliques, les faits et gestes dont ils étaient les témoins, et c'est ainsi qu'elle a pu lire dans l'esprit des saintes Femmes ce qu'elles avaient *l'intention* de faire pour ensevelir Notre-Seigneur, mais qu'elles n'ont pas pu réaliser. On peut donc admettre aussi que Notre-Seigneur permet à ces privilégiées de lire dans Ses propres pensées. N'est-ce pas là, d'ailleurs, le bonheur qui nous est promis, et ne devons-nous pas nous en réjouir, puisque, sur terre, nous goûtons une joie si profonde lorsque nous pénétrons dans les pensées

Sainte Lydwine

des hommes de génie ? Combien sont admirables celles de l'Homme-Dieu !

Pour en revenir à la Sœur, on peut aussi supposer qu'à certaines heures sa double vue se brouillait. Lisant mal dans les pensées qu'elle consultait, elle faisait des déductions qui pouvaient s'accorder avec les pensées confuses qu'elle lisait dans l'esprit des autres, lesquelles pouvaient n'être, au surplus, que de simples projets.

Ses maladies.

Sainte Lydwine

Sa vie spirituelle.

Sainte Lydwine

Sainte Lydwine

Les Saints

et les Célicoles (suite)

Symbolique

Symboles :

Symbolique

Symbolique

Variétés

Variétés

Types de Paris.

Villes étrangères.

Variétés

Vieilles Maisons
Vieux Quartiers

La Sainte Vierge

(Voir à *Apparitions*)

Le culte de la Vierge.

La Sainte Vierge

La Sainte Vierge

Ses Effigies (voir à l'*Art religieux moderne*).

Sanctuaires.

La Sainte Vierge

La Sainte Vierge

Descriptions de Lourdes (tout à *Foules de Lourdes*, sauf indication contraire).

La Sainte Vierge

Les Foules à Lourdes (tout à *Foules de Lourdes*).

La Sainte Vierge



SOMMAIRE

L'AVOCAT DU DIABLE

L'ŒUVRE DE HUYSMANS

APPENDICE



Œuvres Catholiques de Huysmans



	PRIX
En Route, 30e éd. (édit. Plon).................	3,50
La Cathédrale, 28e éd. (édit. Plon)...........	3,50
1re éd., tirage en deux couleurs (édit. Plon)...	6 »
éd. de luxe avec les eaux-fortes de Ch. Jouas (édit. Blaizot).........................	200 à 400 »
L'Oblat, 20e éd. (édit. Plon)..................	3,50
1re éd., en deux couleurs (édit. Plon).......	5 »
Sainte Lydwine de Schiedam, 15e éd. (édit. Plon)...	3,50
1re éd., en caractères gothiques (édit. Plon).	10 »
Les Foules de Lourdes, 26e éd. (édit. Plon)...	3,50
1re éd., en deux couleurs (édit. Plon)........	5 »
La Bièvre et Saint-Séverin, 6e éd. (édit. Plon).	3,50
Pages Catholiques, 7e éd. (édit. Plon).......	3,50
1re éd., en deux couleurs (édit. Plon).......	6 »
Trois Églises et trois Primitifs, éd., en deux couleurs, 5e éd. (édit. Plon)................	3,50
Le Vieux Quartier Notre-Dame, collection des Goncourt, tirée en caractères gothiques, eaux-fortes de Ch. Jouas (édit. Romagnol)..	95 »
De Tout, 8e éd. (édit. Plon).....................	3,50
Trois Primitifs, 1 vol. (édit. Vanier).........	5 »

TOURS, IMP. E. MENARD ET Cie


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 10 04 02 010 4